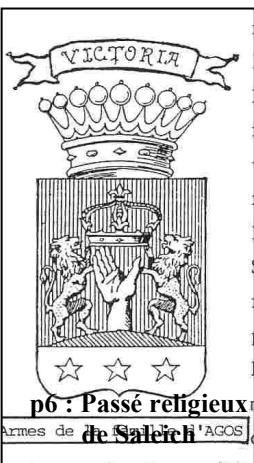


# MEMOIRE DE L'ARBAS

## Le Bulletin

Arbas-Castelbiague-Chein-Fougaron-Herran-Montastruc-Montgaillard de Salies -Rouède-Saleich-Urau

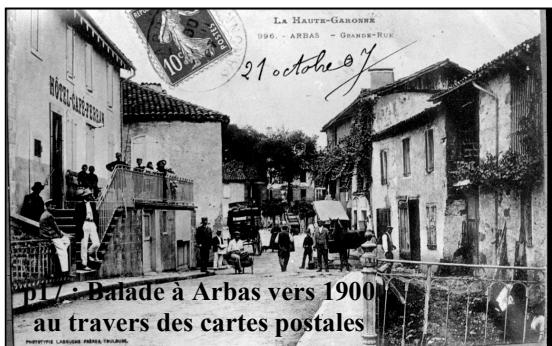


p6 : Passé religieux

Armes de Saleich (AGOS)



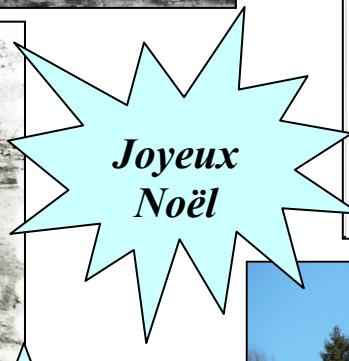
p24 : Petite chronique de la vallée de l'Arbas



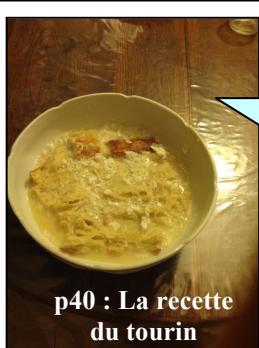
p11 : Balade à Arbas vers 1900 au travers des cartes postales



p22 : Classe de Bataille 1955-56



p45 : Classe de Montastruc 1962-63



p40 : La recette du tourin

Bonne et heureuse année 2014



p32 : Le lys dans la vallée

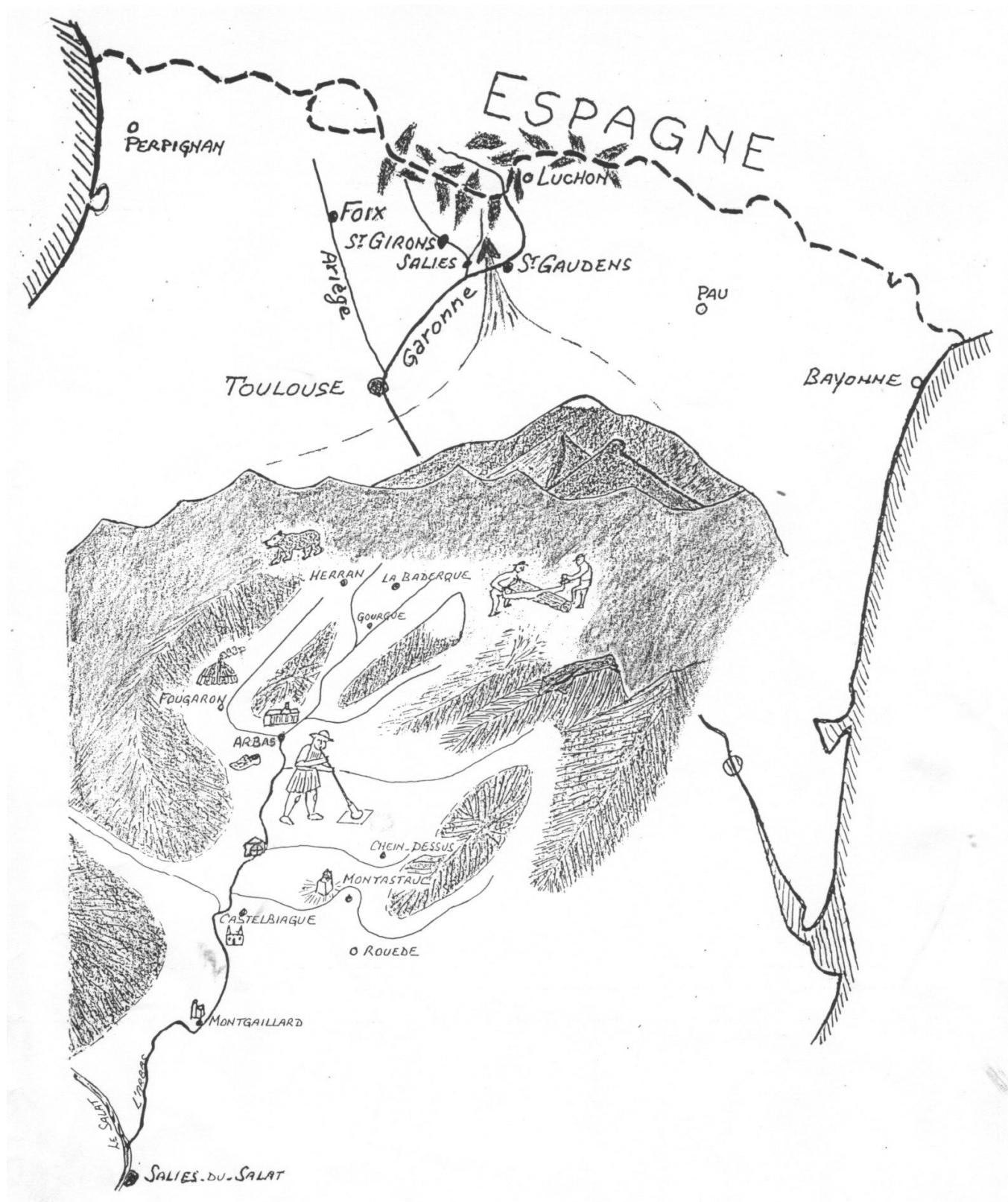
Numéro 44  
- Noël 2013 -

Association Mémoire de l'Arbas  
Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901



3 €

# LA VALLEE DE L'ARBAS



## Editorial

Nous voici aux fêtes de fin d'année, une bonne occasion de se retrouver en famille pour échanger nos souvenirs. Dans ce bulletin, numéro 44, Jacques Fontas nous replonge dans nos écoles de village : à Bataille (Batalha) d'abord en 1955-56, puis à Montastruc-de-Salies en 1962-63.

A la Ribereuille vivait Sidonie, un lys dans la vallée : Denis Cucuron nous en retrace la destinée et nous parle de l'ancienne filature Bascans.

Il y a toujours eu de petites histoires, à l'époque où les gens, pour vivre, élevaient du bétail, chassaient, cultivaient leur jardin ; elles nous sont savoureusement racontées par Christian Bec.

Plus sérieusement, les recherches de Marius Cante nous permettent de présenter la suite du passé religieux de Saleich du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution.

Se promener à Arbas vers les années 1900, avec un peu de nostalgie, cela est possible en rassemblant les anciennes cartes postales : nous vous y invitons.

L'inauguration de la mosaïque de l'église d'Arbas le 8 septembre fut une bien belle journée. Nous voulons, encore une fois, dans ce bulletin, vous remercier pour votre soutien, votre aide matérielle ou financière tout au long de ce projet. Merci à tous. Un compte-rendu en images de l'inauguration sera fait dans notre prochain numéro.

Nous vous souhaitons de joyeuses fêtes de fin d'année et une année 2014 pleine de bonheur avec nos meilleurs vœux de santé et réussite.

Ces longs jours d'hiver passés, peut-être devant un bon tourin (voir recette) pour vous réchauffer, nous vous donnons rendez-vous pour Pâques.

Le Président, *Gérard Pradère*

## Sommaire

### *Les photos de groupe :*

Classe de Bataille 1955 – 56.....	2
Classe de Montastruc de Salies 1962-63.....	4

### *Dossiers :*

Notes sur la passé religieux de Saleich.....	6
Balade à Arbas vers 1900.....	17
Petite chronique de la vallée de l'Arbas.....	24
Le lys dans la vallée.....	32
La recette du tourin.....	40
Mercis pour la mosaïque.....	41
Sommaire des bulletins 31 à 40.....	42



**ASSOCIATION MEMOIRE DE L'ARBAS**  
**Maison des Associations – Place du Biasc – 31160 ARBAS**  
**Tél : Syndicat d'Initiative de la Vallée de l'Arbas :**  
**05 61 90 62 05 / Fax : 05 61 90 60 49**

**"MEMOIRE DE L'ARBAS, LE BULLETIN"**  
**N° ISSN 1622-0919**

En vente chez les distributeurs, par abonnement et par correspondance.

Directeur de la rédaction : **Gérard Pradère** – Directeur de publication : **Christian Cathala**.

Comité de rédaction : **Jacques Fontas, Christian Bec, Denis Cucuron, Marius Cante**.

Coordinateur : **Denis Cucuron**.

Mise en page : **Gérard Pradère**

Photos : **Association Mémoire de l'Arbas** (sauf mention particulière).



**PHOTO DE CLASSE**  
**Ecole de *BATALHA* en 1955-56**

1. José Bataille *deth Munièr, Batalha*
2. René Carat *de Filip, Bòrdas*
3. Roland Fos *deth Plastraire, Era Morèra*
4. Marie-Paule Bordes *deth Labasan, Batalha*
5. Yvette Carat *de Filip, Bòrdas*
6. Jacqueline Raufast *de Fornièr, Cueilars*
7. Mélanie Raufast *de Fornièr, Cueilars*
8. Jacqueline Fontas *de Pascuau, Bòrdas*
9. Odette Pascal *dera Vaquèra, Era Morèra*
10. Marcelle Pascal *dera Vaquèra, Era Morèra*
11. Roland Sentenac *deth Doguet, Era Morèra*

*Jacques Fontas*

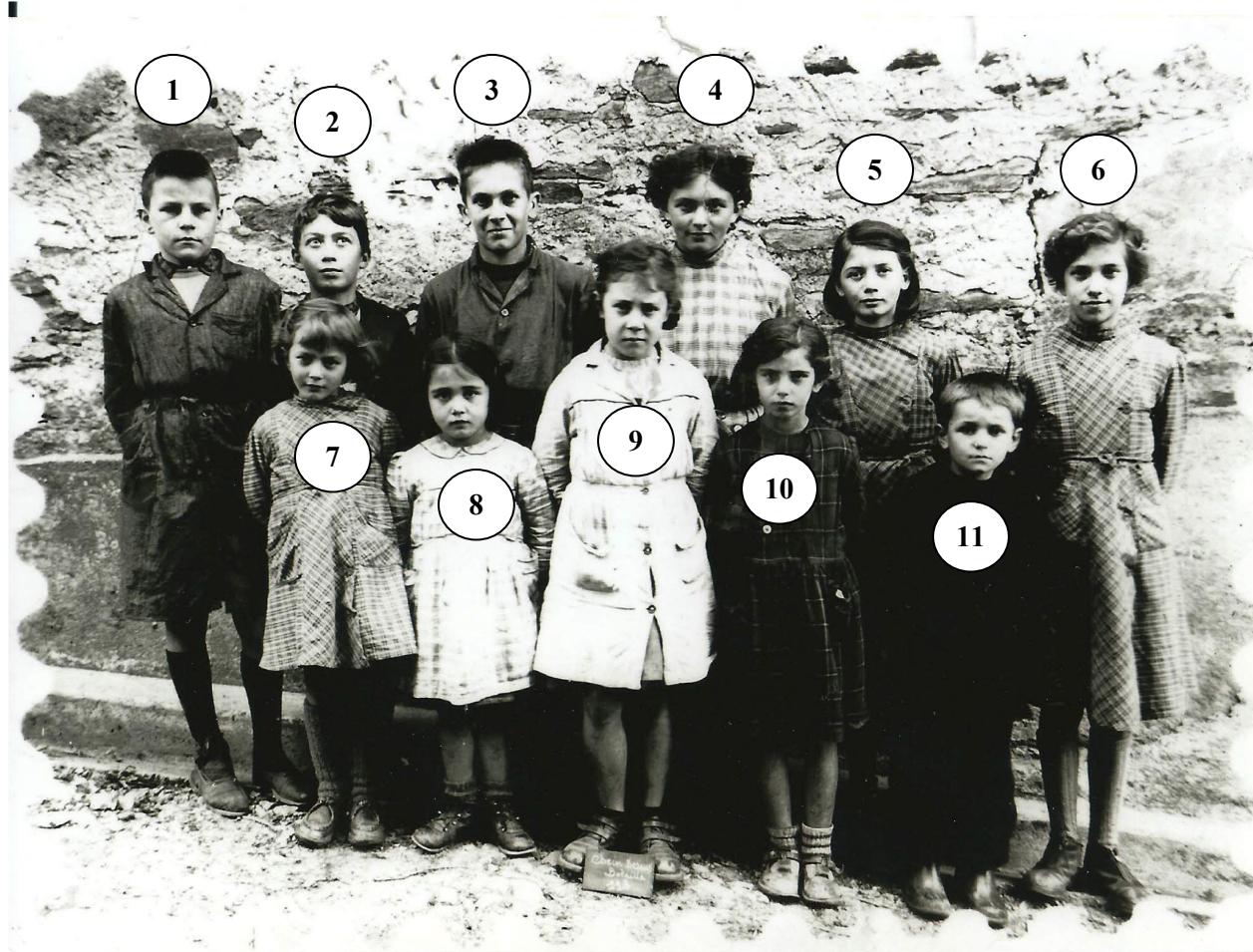


Photo : José Bataille – Noms : René Carat, Roland Fos  
Graphie occitane : Jean-Paul Ferré



**PHOTO DE CLASSE**  
**Ecole de MONTASTRUC de SALIES en 1962-63**

<b>1</b> – Adrien Brun, <i>ath Còth deths Perèrs</i>	<b>16</b> – José Bringué <i>d'Helin, ath "rrigòu</i>
<b>2</b> – Joseph Monzani, à <i>Lana</i>	<b>17</b> – Annie Bordes <i>de Bastianet, Era "rreberulha</i>
<b>3</b> – Joëlle Marazatto, à <i>Palhars</i>	<b>18</b> – Michelle Bordes <i>de Bastianet, Era "rreberulha</i>
<b>4</b> – Renée Ferran <i>de Caulet, ath "rrigòu</i>	<b>19</b> – Marie Montané <i>deth Cornelhat/de Martial à Lana</i>
<b>5</b> – Christiane Ousset <i>de Gaspard, ath Còth deths Perèrs</i>	<b>20</b> – Danielle Ousset <i>de Gaspard, ath Còth deths Perèrs</i>
<b>6</b> – Régine Monzani, à <i>Lana</i>	<b>21</b> – Michel Ferran <i>de Caoulet, ath "rrigòu</i>
<b>7</b> – Roland Pique <i>de Pitèle, à Lana</i>	<b>22</b> – Bernadette Bonnesso <i>de Belòi, à Lana</i>
<b>8</b> – René Montégut <i>de Quentin, à Lana</i>	<b>23</b> – Francis Faur <i>de Caròu, à Lana</i>
<b>9</b> – Daniel Monzani, à <i>Lana</i>	<b>24</b> – Edouard Ousset <i>de Gaspard, ath Còth deths Perèrs</i>
<b>10</b> – Josiane Gallard <i>de Pac, ath "rrigòu</i>	<b>25</b> – Marie-Françoise Bringué <i>d'Helin, ath "rrigòu</i>
<b>11</b> – Anne-Marie Bascans <i>de Tanè, Montastruc</i>	<b>26</b> – Jacques Ousset <i>de Gaspard, ath Còth deths Perèrs</i>
<b>12</b> – Jeanine Faur <i>de Caròu, à Lana</i>	<b>27</b> – Elisabeth Bringué <i>d'Helin, ath "rrigòu</i>
<b>13</b> – José Ousset <i>de Gaspard, ath Còth deths Perèrs</i>	<b>28</b> – Jacqueline Marazatto, à <i>Palhars</i>
<b>14</b> – Claude Mailheau <i>deths Tranons, ath "rrigòu</i>	<b>29</b> – Martine Mailheau <i>deths Tranons, ath "rrigòu</i>
<b>15</b> – Aline Ferran <i>de Traquet, Montastruc</i>	<b>30</b> – Liliane Monzani, à <i>Lana</i>

Institutrice : Mme Aimée Dallas

**Jacques Fontas**

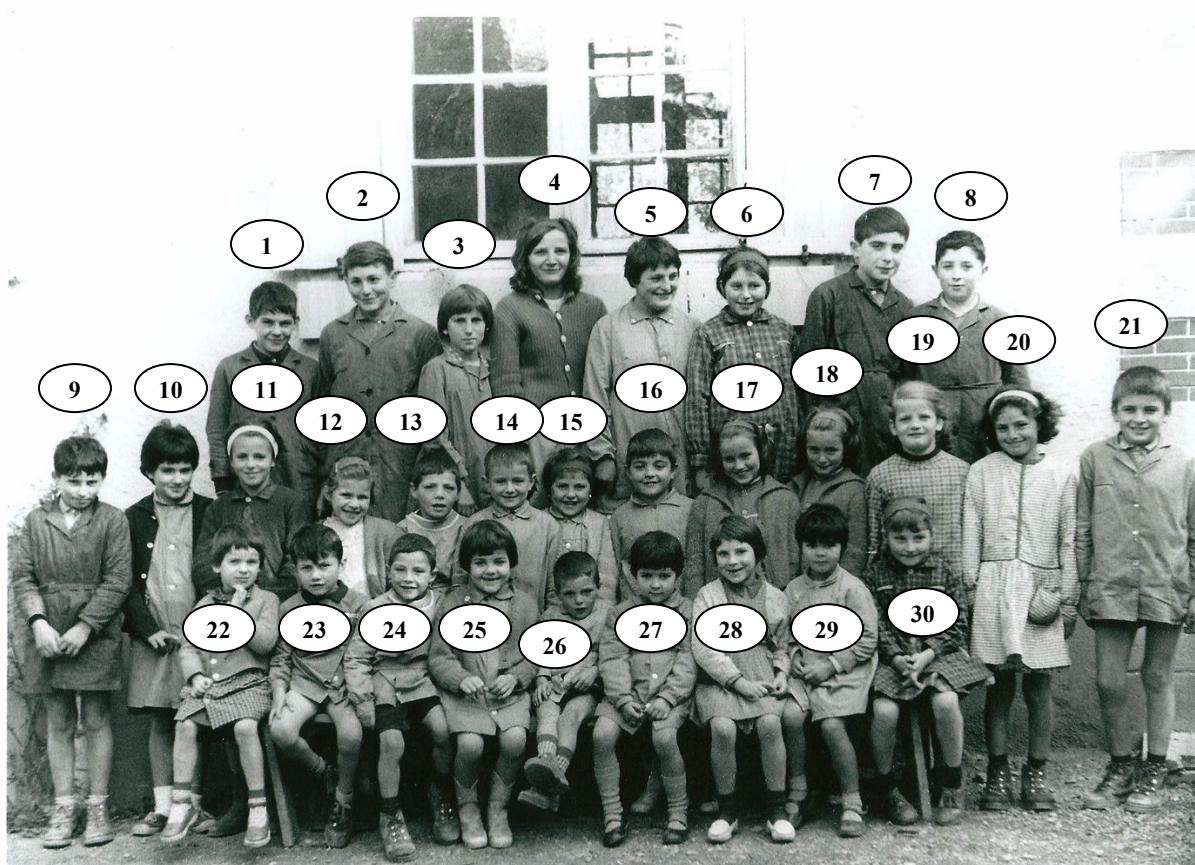
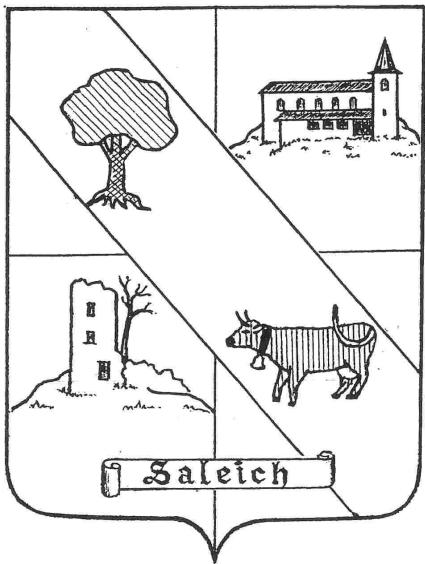


Photo : Cécile Pique – Noms : Cécile Pique, Roland Pique – Graphie occitane : Jean-Paul Ferré



## *Notes sur le passé religieux du village*

**Marius CANTE**

(Chapitre I : voir bulletin précédent)

### **Chapitre II : Du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution**

Comme le montre le tableau de la page suivante, c'est seulement à partir des années 1580 qu'a pu être dressée la liste ininterrompue, et à peu près complète, des prêtres (recteurs ou vicaires) qui se sont succédés dans notre paroisse jusqu'à nos jours. Avant d'aborder une biographie succincte de quelques-uns d'entre-eux, et d'évoquer, à cette occasion, les faits qui marquèrent leur ministère, il est sans doute bon de souligner quelque traits caractéristiques du clergé local à cette époque. Nous nous référerons pour cela à une étude de P.E. Ousset sur le clergé de la région d'Aspet aux seize et dix-septième siècles, publiée dans la Revue de Comminges (2<sup>e</sup> Tr. 1955).

### **Le clergé local au XVII<sup>e</sup> siècle**

Selon l'auteur, les prêtres appartenaient alors à des milieux différents, et formaient des groupes distincts. Les uns, d'origine modeste, fils d'artisans ou de laboureurs, n'avaient fréquenté que les scolannies (1) du voisinage où ils avaient appris la lecture, la grammaire et le calcul. A ces notions de base, le candidat au sacerdoce avait ajouté des rudiments de latin, quelques notions de théologie et la connaissance pratique des rites essentiels pour la célébration de la messe et l'administration des sacrements, le tout appris sur place de quelques prêtres en fonction. Ordonné ensuite après l'obtention d'un "titre clérical" (2), le nouveau prêtre, avec une formation aussi sommaire, n'avait pas grand avenir devant lui. Il végétait, sa vie durant, comme humble vicaire de campagne.

Les autres, les "gradués", appartenaient d'ordinaire à des familles plus aisées. Fils de bourgeois ou de riches marchands, issus aussi parfois de la petite noblesse rurale, ils avaient continué et achevé leurs études à l'Université et pris leur grade en théologie et en droit. Ils étaient bacheliers, licenciés ou docteurs, titres enviés et recherchés qui leur donnait droit à un "bénéfice ecclésiastique" (3) que les plus favorisés trouvaient dans les Chapitres de Saint-Bertrand, de Saint-Gaudens ou de Saint-Lizier. Les autres, quoique moins privilégiés, étaient heureux d'obtenir dans leur diocèse ou un diocèse voisin, après une attente plus ou moins longue, une "Rectorie" qui leur assurait une vie honorable.

**LISTE DES PRÊTRES DE LA PAROISSE DE SALEICH**

Année	RECTEURS	VICAIRES
1387	<u>Pierre de FRANCAZAL</u>	
Vers 1580	<u>Bertrand PORTE</u>	<u>Jean BUC</u> (1590-1605)
		<u>Nicolas DUCLOS</u> (1595-1655)
1606	<u>Pierre CONSTANT</u>	<u>Arnaud GAILLARD</u> <u>Bernard BUPHALAN</u> Ramond FOERT (1605-1638)   (1605-1637)
1607	<u>François de BINOS</u>	<u>(1606-1630)</u>
		<u>Pierre SAUNE</u> (1634-1637)
		<u>Bertrand FOURET</u> (1637-1687)
Vers 1645	<u>Louis de BINOS</u>	<u>Hercule DUCLOS</u> (1615-1655)
		<u>Pierre FERRAN</u> (1664-1677)
		<u>Anthoine de HELLY</u> (1664-1695)
1682	<u>Melchior de MERITENS</u>	
1683	<u>Jean de MERITENS</u>	<u>Jean BORDES</u> (1683)
		<u>Pierre SOULZ</u> (1686-1702)
1695	<u>Joseph de BINOS</u>	<u>François VALLE</u> (1695-1738)
1697	<u>Jean de RUTIE</u>	<u>François ANOUILH</u> (1694-1707)
1706	<u>Pierre-Arnaud DUMONT</u>	<u>BOUREY</u> (1708)
		<i>1702</i>
1738	<u>Dominique VIELAJUS</u>	<u>CAYLAT</u> (1743)
		<i>1742</i>
1768	<u>Jean-Bertrand d'AGOS</u>	<u>J. François JOLY</u> (1748-1777)
		<u>MontesQUIOU</u> (1775)
1791	Départ en exil de l'abbé d'AGOS, remplacé par Alexis BRUNET prêtre constitutionnel, assisté des vicaires DOMENC et GROS.	<u>Germain VALLE</u> (1780)
		<u>Bertrand LAMALTHIE</u> (1790-1791)

- (1) Le "titre clérical", exigé de tout candidat à la prêtrise, était un titre de rente, habituellement octroyé par la famille, destiné à assurer un minimum de ressources à l'intéressé.
- (2) Tout emploi stable, de caractère religieux, auquel était rattaché un revenu déterminé, prenait le nom de "bénéfice ecclésiastique".
- (3) Tout emploi stable, de caractère religieux, auquel était rattaché un revenu déterminé, prenait le nom de "bénéfice ecclésiastique".

## L'absentéisme

Au XVI<sup>o</sup> siècle, une mauvaise habitude, profondément enracinée et très répandue dans la région, affectait la vie des paroisses : l'absentéisme.

Les recteurs n'avaient pas l'obligation de résider dans la paroisse dont ils avaient la charge. Ils laissaient alors à leurs vicaires, relativement nombreux il est vrai à cette époque, le soin de subvenir aux besoins spirituels des fidèles. Ce transfert de responsabilités curiales faisait généralement l'objet d'un acte notarié, précisant la durée du contrat ainsi que la part des revenus paroissiaux (elle était de la moitié à Saleich) concédée par le recteur à ses vicaires durant cette période. Le Concile de Trente (1545-1563) devait progressivement mettre fin à cette pratique, mais elle perdura cependant à Saleich jusqu'au milieu du XVII<sup>o</sup> siècle.

## La Dîme

Si la nature de l'impôt ecclésiastique était restée pratiquement inchangée depuis le XIV<sup>o</sup> siècle, sa répartition entre les différents bénéficiaires avait subi des modifications. A Saleich, en 1600, les "fruits décimaux" (dîme) de la paroisse étaient partagés entre trois "décimateurs" : l'évêque de Comminges, le grand Archidiacre et le recteur. Ce dernier était tenu de subvenir aux frais de culte et devait en outre, comme chacun des deux autres décimateurs, contribuer pour un tiers aux réparations de l'église. Un accord en date du 13 Octobre 1602 entre les consuls de Saleich et l'évêque de Comminges illustre cette répartition des charges. (4)

Domicilié ou non dans la paroisse, aucun décimateur ne percevait directement sa part des fruits décimaux. Ils s'en déchargeaient sur des intermédiaires de l'endroit qui en assuraient la collecte en prélevant leur bénéfice. C'est ainsi, par exemple, qu'en Juillet 1615, l'évêque de Comminges affermait sa part des "fruits décimaux à prendre cette année là à Saleix, à Jean DUCLOS et Rolland DUBUC dud.lieu, moyennant la somme de 850 Livres Tournois". (5). De la même manière, le 24 Juin 1686, Mre Jean de MERITENS de ROZES, curé de Saleix, "bailhait en afferme pour le temps et espace de trois années à Guiraud FOUERT et Jean DECHEIN dud.lieu, les fruits décimaux que led. Sieur Curé avait coutume de prendre dans lad. Rectorie, moyennant la somme de 550 Livres par an." (6). A n'en pas douter, qu'elle fût perçue directement ou non par les décimateurs, la dîme constituait en ce temps-là une charge bien lourde pour les populations aux revenus modestes qui y étaient assujetties.

(4) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 190 – F° 305.

(5) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 196 – F° 378.

(6) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 220 – F° 57.

## Prêtres de la paroisse de Saleich avant la Révolution

### Notes biographiques

Si le tableau précédent donne une vue d'ensemble des prêtres qui se sont succédés dans notre paroisse durant cette période et nous permet de les situer dans le temps, il met aussi en évidence le nombre impressionnant de vicaires, originaires de Saleich pour la plupart, qui y exercèrent leur ministère. Ce constat est particulièrement frappant dans la première moitié du XVII<sup>o</sup> siècle.

Afin d'aider le lecteur à mieux connaître ces hommes qui, chacun à leur manière, marquèrent de leur empreinte l'histoire de notre village, nous avons cru bon de compléter ce tableau, chaque fois que cela a été possible, par quelques détails biographiques venant éclairer leur personnalité. Précisons enfin que dans la présentation de ces notes, faites dans l'ordre chronologique, les recteurs étant traités en premier, les dates figurant en regard des noms sont les dates extrêmes de présence dans la paroisse, attestées par les documents que nous avons pu consulter.

Bertrand PORTE (1580-1605) : Originaire d'Aspet où un de ses frères, Jean, était avocat, Bertrand PORTE fut recteur de Saleix de 1580 à 1605, année de sa mort. Bien que souvent absent de sa paroisse dont il confiait habituellement la charge à ses vicaires (7), il veillait jalousement à la défense des intérêts de la Rectorie, ainsi qu'en témoigne un procès intenté en 1604 à Mme Géraud DUCROS, recteur de Prat, au sujet d'une dîme indûment perçus par ce dernier à Saleix, sur des terres tenues par des habitants de Mauvezin. Notons que le Parlement de Toulouse devait trancher en faveur du plaignant. On soulignera enfin, dans un autre domaine, l'action efficace de Bertrand PRTE qui fut le promoteur des importants travaux de restauration de l'église paroissiale effectués entre 1602 et 1605. (8)

François de BINOS (1607-1645) : François de BINOS était le fils de Roger de BINOS "Seigneur du Jardin", dont la famille (9) possédait la seigneurie de Sarp en Barousse, limitrophe de la ville de Saint-Bertrand.

Recteur de Saleix de 1607 à 1645, il fut, comme nombre de ses prédécesseurs, rarement présent dans sa paroisse, battant même, semble-t-il, tous les records d'absentéisme. Les conséquences néfastes de cette pratique devaient néanmoins rester limitées, grâce au dévouement des nombreux vicaires présents à cette époque à Saleix. Un acte du 12 Février 1637 (10) mentionne en effet la présence simultanée dans la paroisse de "cinq prêtres dud. lieu : Mres Nicolas DUCLOS, Arnaud GAILLARD, Bernard BUPHALAN, Hercule DUCLOS et Pierre SAUNE." Nous retrouvons d'ailleurs leurs noms dans les multiples contrats d'afferme de la Rectorie établis durant cette longue période. Une des cloches de notre église paroissiale date de cette époque. Fondue en 1613, elle est dédiée à Saint-Pierre patron de la paroisse, et est inscrite, depuis Octobre 1944, à l'I.S. des Monuments Historiques.

Pointe de la Béthune dégagée pour  
les fay et bûches bûches du pâquer

Pay mil Cig une pte et le dix mille francs pour la  
marche de la guerre. Béthune dégagé pour la guerre à la Béthune  
et bûches et le pâquer pour Béthune mme nos fay et bûches  
et pour la guerre. Béthune dégagé pour la Béthune dégagée  
d'ordre et Cour de Comptes (sous) à ses Comptes  
et sa propre personne Béthune dégagé pour la Béthune (sous) à  
la guerre dégagé pour la Béthune pour les fay et bûches du pâquer

Béthune à la pte de la Béthune dégagée pour la guerre à la Béthune

point der zweiten Day in Boston soll die hier versammelten  
et versammelten am 2. Aug. die Reise fortsetzen  
et 2. Aug. die Reise fortsetzen  
W. B. Brewster  
Salisbury Mass.  
Geograph.  
Entomol.  
Entomol. Entomol.

*Extraits d'un contrat d'affermage de la Rectorie de Saleix, passé le 19 Juin 1607, entre Mre François de BINOS, recteur, et Mres Nicolas DUCLOS, Bernard BUFF" L" N et " rnaud G" ILL" RD vicaires dud.lieu. ("D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 192 – Folios 425 et suivants)*

Louis de BINOS (1645-1682) : Louis de BINOS fut recteur de Saleix de 1645 à 1682, année de sa mort. Issu de la même famille que son prédécesseur, il semble, à la différence de celui-ci, avoir résidé régulièrement dans la paroisse. Divers documents de l'époque témoignent de l'intérêt qu'il portait à la bonne gestion et à l'entretien de la chapelle de N.D. de Vallatès (11), de même qu'aux différents problèmes auxquels se trouvaient alors confrontés les habitants de Saleich.

Un acte d'affermage de la scolanie de Pointis de Rivière en date du 4 Mai 1654 nous révèle que Mre Louis de BINOS cumulait alors les titres de recteur de Saleix et de scolain de Pointis, cette dernière charge lui assurant un revenu supplémentaire de 114 Livres par an. (12). Peu de temps avant sa mort, suivant une procédure couramment utilisée en ce temps-là, il adressa en Cour de Rome "la résignation de sa cure de Saleix en faveur de Mre Melchior de MERITENS de ROZES, prêtre et chanoine de la cathédrale de Couserans", désignant ainsi pour lui succéder un proche de la famille. Celui-ci était en effet un oncle de "Damoyselle Marguerite de MERITENS", qui avait épousé, le 8 Avril 1683, "Noble Joseph de BINOS Seigneur du Jardin".

Melchior de MERITENS de ROZES (1682-1683) : C'est le 16 Juin 1682 que se déroula, en présence d'une foule nombreuse, la cérémonie de prise de possession de la Cure et Rectorie de Saleix par Mre Melchior de MERITENS (13). Il fut accueilli, à son arrivée, par Mre Bertrand FOUERT vicaire, entouré de quelques personnalités locales parmi lesquelles : Mre Antoine de HELLY, Chapelain de Noble Philippie Déqué de Moncaup, "seigneur de Saleix, Castagnède, Francazal, Castelbon et autres places", Ramond FOIG Bayle, Jean BELLAN Maistre armurier et François VALLE Maistre chirurgien.

Le séjour dans la paroisse du nouveau recteur allait se révéler de courte durée. Dès l'année suivante, en effet, il adressait en Cour de Rome sa résignation en faveur d'un de ses neveux, Jean de MERITENS.

Jean de MERITENS de ROZES (1683-1695) : Mre Jean de MERITENS prit possession de la paroisse le 1 Août 1683. Accueilli "devant l'église Monsieur Saint-Pierre de Saleix" par Mre Jean BORDES prêtre et vicaire dudit lieu, il fut installé selon le cérémonial d'usage.

Après avoir présenté le titre de possession établi le 7 Juillet précédent par Mre Jean de SANCAN, vicaire général de Monseigneur l'évêque de Comminges, il se fit conduire devant le grand autel où il fit ouvrir le tabernacle, puis aux fonds baptismaux, avant de monter au clocher où il fit sonner les cloches, "le tout en signe de véritable et réelle possession" (14).

Peu d'évènements importants marquèrent les douze années passées dans la paroisse par Mre Jean de MERITENS, années durant lesquelles il fut secondé par ses deux vicaires : Mres Jean BORDES et Pierre SOULZ.

Promu chanoine au chapitre de la cathédrale de Saint-Lizier en 1695, il abandonna alors la Cure et Rectorie de Saleix au profit d'un de ces cousins, Joseph de BINOS, dernier représentant d'une famille dont furent issus, directement ou indirectement, tous les recteurs de Saleix du XVII<sup>e</sup> siècle.

Joseph de BINOS (1695-1696) : Fils de Marguerite de MERITENS, épouse de BINOS, Joseph de BINOS fut recteur de Saleix durant à peine quatorze mois. Avant d'accéder tardivement à la prêtrise en 1695, année de son arrivée dans la paroisse, il avait occupé pendant dix ans la fonction de scolain à Prat.

A sa mort, survenue en 1696, il fut enseveli, conformément à ses dernières volontés, "au cimetière de l'esglise Mr Sainct-Pierre", laissant le soin à son vicaire François ANOUILH, choisi comme exécuteur testamentaire, de faire dire des messes avec les sommes encore dues par la scolanie. (15).

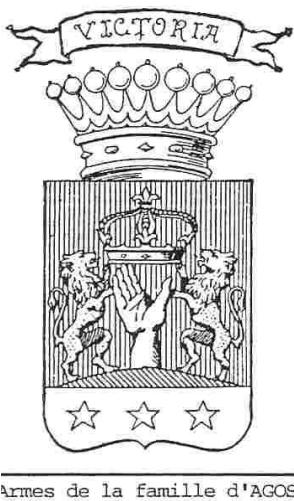
Jean de RUTIE (1697-1706) : Neveu de Pierre de RUTIE (chanoine et grand archidiacre de Comminges, avant d'être nommé évêque de Rieux en 1706), Jean de RUTIE fut recteur de Saleix de 1697 à 1706. Il quitta alors la paroisse pour aller occuper le siège laissé vacant par son oncle, devenant comme lui chanoine et grand archidiacre.

Sans doute de caractère quelque peu autoritaire, il lui, arriva fréquemment d'être en conflit avec certains de ses vicaires. (16).

Pierre-Arnaud DUMONT (1706-1738) : Pierre-Arnaud DUMONT devait demeurer recteur de Saleix durant trente-deux ans. Nous lisons dans le cadastre de 1732 qu'il possédait alors une maison d'habitation "au Maginon de Saleix-Vielo".

Dans son testament, ouvert le 19 Mai 1738 au lendemain de sa mort, P.A. DUMONT "instituait les pauvres de Saleix ses héritiers", chargeant les consuls du village et Mre Jean BOUE, archiprêtre de Salies, de procéder à la distribution équitable des biens qu'il leur laissait. (17).

Dominique VIELAJUS (1738-1768) : Originaire de Guchen, en vallée d'Aure, Dominique VIELAJUS fut recteur de Saleix durant trente ans. Une de ses nièces, Catherine VIELAJUS, devait y épouser Jean DUCLOS, habitant du village, tandis que la sœur cadette de celle-ci, couturière de son état, allait rester auprès de son oncle durant les dernières années de sa vie. Ainsi qu'il en avait exprimé le désir peu de temps avant sa mort, survenue le 25 Avril 1768, Dominique VIELAJUS fut enterré au cimetière de l'église paroissiale auprès de Jean DUCLOS, son neveu par alliance décédé peu de temps avant lui. Il n'avait pas oublié, dans son testament, les pauvres de Saleich à qui il léguait "150 livres à leur distribuer à la Semaine Sainte". (18).



Jean-Bertrand d'AGOS (1768-1826) : Fils de Pierre-Bertrand d'AGOS et de Marie-Françoise de BINOS, Jean-Bertrand d'AGOS naquit à Tibiran-Jaunac (H.P.) le 13 Mai 1743. Il était le huitième d'une famille de onze enfants. Nommé curé de Saleich en 1768, il devait mourir cinquante-huit ans plus tard, le 13 Février 1826, des suites d'un accident. Son séjour dans la paroisse allait toutefois connaître une longue interruption durant la période révolutionnaire. Ayant refusé de prêter serment à la Constitution Civile du Clergé, tout comme son vicaire B.M. LAMALHIE (19), il préféra s'exiler en Espagne où il trouva refuge de 1792 à 1797. (19bis). Il devait d'ailleurs retrouver ses

paroissiens de Saleich après la signature du Concordat en 1801. Un de ses frères, prêtre non assermenté comme lui, devait connaître un destin plus tragique. (20).

Doté d'une forte personnalité, l'abbé d'AGOS marqua profondément la vie de notre village où sont encore visibles aujourd'hui quelques-unes de ses réalisations :

- Le presbytère, qu'il fit construire en 1772 sur le modèle de sa maison natale de Tibiran ; (20bis)
- Le clocher de l'église paroissiale, redessiné en 1776 et doté en 1817 de la plus grosse de ses cloches dont il accepta d'être le parrain ;
- La chapelle de Vallatès enfin, restaurée et agrandie à son initiative en 1812. Durant les dernières années de son ministère, l'abbé d'AGOS dut s'employer à modérer l'impatience de ses paroissiens d'Urau qui, anticipant sur la création d'une paroisse indépendante, avaient entrepris, dès 1819, la construction de leur première église qu'il vint bénir officiellement le 6 Mai 1821.

(7)Dans un acte du 1 Mai 1600, il affermait sa Rectorie de Saleix à "Mres Jean BUC et Nicolas DUCLOS prêtres dud.lieu". Le 10 Juillet 1605, quelques mois après sa mort, c'est à ses trois vicaires "Mres Nicolas DUCLOS, Arnaud GAILLARD et Bernard BUPHALAN" qu'il en confiait la charge.(A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 189 F° 59 et 3<sup>E</sup> 26 191 F° 358)

(8) Un accord passé le 13 Octobre 1602 entre les consuls de Saleix et l'évêque de Comminges donne le détail de ces travaux. (A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 190 F° 305 et suivants ; un extrait en sera donné au chapitre III).

(9) Originaires de la vallée de Layrisse, les seigneurs de Binos possédaient au XIV<sup>e</sup> siècle la seigneurie de Binos où ils résidaient, plus celle de Cierp, Marignac, Antichan, Sarp, Bertren et Siradan. Durant les guerres de Religion, Gaspard de Binos, dit "Capitaine de Sarp", devait s'illustrer au siège de Rabastens où il fut le premier à venir au secours du maréchal de MONLUC qu'une arquebuse venait de jeter à terre. (H. SARRAMON : "Quatre vallées 1954".

(10) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 208 – F° 28.

(11) Confiée jusque là à deux marguilliers qui, du fait de leur renouvellement périodique, pouvaient difficilement en assurer le suivi, la gestion matérielle de la chapelle fut soumise, à partir des années 1650, à un contrôle plus strict de la part des recteurs et des consuls de la communauté. Ceux-ci prirent alors l'habitude d'affermer au "plus offrant" l'ensemble des biens et revenus de la chapelle, à la charge de l'intéressé d'en assurer l'entretien et le bon fonctionnement. Voici un extrait d'un de ces actes précisant les conditions imposées au "fermier" :

"L'an mil-six-cent-soixante-cinq et le vingtième de Septembre, au lieu de Saleix, régnant Louis par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, Mre Louis de BINOS, recteur dud. lieu, Nicolas DUCLOS, Louis FOURT, Louis FIGAROL et Pierre RIBET consuls, ont bailé en afferme et rentement à Pey LOZE, maistre-forgeron dud. lieu, les bastimens, les biens et cabaux qui sont et appartiennent à la chapelle N.D. de Vallatès, pour trois années complètes commençant le vingt-trois du courant, moyennant la somme de septante livres dix soulz, que led. LOZE fera tenir chaque année, la moytié à la feste de Pasques, l'autre moytié à chaque Nostre Dame de Septembre. Par-dessus lad. Somme, sera tenu led. LOZE de tenir nette et illuminée la chapelle, et de laisser au profit d'icelle les chandelles qu'il est de coutume de donner le jour de N.D. de la Chandeleur, ainsi que toutes les nappes et serviettes offertes ce jour-là." (A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 217 – F° 96)

(12) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 214 – F° 192.

(13) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 219 – F° 42.

Originaire du Béarn, la famille de MERITENS était, en 1389, déjà implantée dans le Couserans où elle possédait la seigneurie de Montégut. Elle devait y étendre son influence au cours des siècles qui suivirent. Ainsi, en 1490, Roger de MERITENS était seigneur de Rozès, Villeneuve, Bethmale et Aucazein. Un de ses descendants devait épouser, le 29 Juillet 1619, Françoise de Vendômois, fille de feu Melchior de Vendômois seigneur de Taurignan. (J. VILLAIN : Dictionnaire généalogique et historique. 1911)

(14) A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 220 – F° 51.

(15) Testament de Mre Joseph de BINOS curé de Saleix.(A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 224 – F° 373).

(16) Dans une lettre du 11 Décembre 1699, écrite dans sa maison du "Castet", à Saleix, Mre François ANOUILH, prêtre et vicaire dud. lieu, déclare "estre dans l'impossibilité de se transporter en la ville de Saint-Bertrand, pour se présenter devant Mre Jean-Pierre d' ANCIONNE de SAUGUIS, vicaire général de l'Officialité de Comenge, à la suite de la plainte de Mre Jean de RUTIE prêtre et curé de Saleix." (A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 225 – F°89.)

(17) Délibération du scindat des pauvres de Saleix. (A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 227 – F° 75.)

(18) Testament de Mre Dominique VIELAJUS curé de Saleix. (A.D.H.G. : 3<sup>E</sup> 26 229 – F° 184.)

(19) Bertrand-Marc LAMALTHIE, né à Montesquieu-Volvestre en 1760, fut vicaire à Saleich de 1790 à 1791. Comme l'abbé d'AGOS, il refusa de prêter serment à la Constitution Civile du Clergé mais, à la différence de celui-ci, il préféra vivre dans la clandestinité plutôt que de s'exiler.

Dénoncé par un membre du "Comité de Surveillance Cantonal", il fut arrêté et conduit dans une prison de Toulouse, puis transféré à Rochefort avant d'embarquer, en Mai 1798, sur la frégate "La Bayonnaise" en partance pour la Guyane. Après plusieurs années passées au bagne d'où il sortit très affaibli, il devait mourir à Cayenne le 26 Mars 1803.

(19 bis) Durant son exil en Espagne, l'abbé d'AGOS fut accueilli quelques temps à Viella, puis au Carmel de Saragosse et à Siguenza où il eut, à plusieurs reprises, la visite de quelques paroissiens de Saleich venant lui demander conseil et lui apporter leur réconfort.

(20) Marie-Joseph d'AGOS, qui avait refusé de suivre son frère en exil, se cacha d'abord dans une maison de Saint-Bertrand. Il se réfugia ensuite, avec la complicité de quelques de Mauléon-Barousse, dans une grotte du Mont Sacon. C'est là qu'il fut arrêté le 22 Janvier 1794, avec un certain Thomas DUPOUYS "laboureur de Mauléon qui pourvoyait à sa subsistance". Conduit à Tarbes et jugé le 26 Janvier, il devait, à titre d'exemple, y être guillotiné le lendemain sur la place Mercadieu. (J.P. ARGIRIADES : Revue de Comminges. 1<sup>o</sup> Tr. 1994).

(20 bis) Un document rédigé à cette occasion précise que c'est le 6 Janvier 1773 après-midi, en présence des quatre consuls en exercice (les sieurs Jean FOUERT, Sébastien St-GAUDENS, Jean ORTET et Jean GRADIT) que Mme J.B. d'AGOS, Recteur de Saleich, prit possession de "la maison presbytérale" construite selon ses recommandations, l'intéressé se chargeant d'effectuer à son compte certains ouvrages (mur de clôture et basse-cour). A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26230.

## Vicaires de Saleich au XVII<sup>o</sup> siècle

Relativement nombreux à cette époque, ainsi que nous l'avons souligné plus haut, les vicaires de Saleich assumèrent pratiquement seuls, jusqu'en 1650, la charge de la paroisse. La plupart étaient originaires du village où, aujourd'hui encore, les familles de quelques-uns d'entre eux ont des descendants qui perpétuent leur nom. C'est à eux que sont consacrées les lignes qui suivent :

Jean BUC : Il fut un des vicaires de Bertrand PORTE, recteur de 1580 à 1605. Quelques jours avant son départ en pèlerinage à Rome pour le grand jubilé de l'année 1600, conscient des risques que présentait ce long voyage, il rédigea son testament dans lequel étaient prévues, entre autres, la fondation d'un obit pour le repos de son âme (avec une messe à célébrer annuellement pour la St-Jean Baptiste), et des dispositions particulières en faveur de sa mère, Catherine DUCLOS, et de son jeune frère Vital, alors novice chez les Pères de N.D. de la Merci à Salies. (21)

Nicolas DUCLOS : Son vicariat fut l'un des plus longs enregistrés dans la paroisse. Il y exerça en effet son ministère de 1595 à 1655, année de sa mort. Dans son testament, daté du 26 Février 1655, il exprimait son désir "d'estre enseveli dans l'esglise Mr Saint-Pierre, devant l'autel Mr Saint-Blaise", et laissait la somme de vingt Livres pour "que soient chantées quatre messes en l'esglise parrochiale et autant en la chapelle N.D. de Vallatès." (22).

Bertrand BUPHALAN : Bertrand BUPHALAN, au nom régulièrement orthographié BUFFALAN par le notaire royal de l'époque, fut vicaire de la paroisse de 1605 à 1637. On y retrouve son nom dans nombre d'actes d'afferme de la Rectorie (23), à côté de ceux de ses confrères du moment : Nicolas DUCLOS, Ramond FOERT, Arnaud GAILLARD et Hercule DUCLOS. Il était de la famille de Jehan BUFFALAN, consul de Saleix en 1543, et présent à ce titre lors de la prestation de serment de fidélité à la nouvelle baronne d'Aspet, Claude de Foix-Lautrec. Selon le compois de 1612, il possédait une maison d'habitation au "Castet". Il en fit don à un de ses neveux, prénommé Bernard comme lui, à l'occasion de son mariage avec Louise BOUE de Milhas. Un de leurs descendants, Ignace BUFFALAN, épousa en 1785 Jeanne BOUCHE, et s'installa alors à Aspet, pays de sa femme. Pendant la Révolution, lorsque la Convention s'attaqua aux édifices religieux, Jeanne BUFFALAN enleva discrètement la Vierge Noire de la chapelle de Miège-Coste et, à l'insu de tous, cacha la statue chez elle jusqu'à la fin de la tourmente (24).

Ramond FOERT : D'abord vicaire à Saleich de 1606 à 1630, Ramond FOERT fut ensuite archiprêtre à Salies, jusqu'à sa mort en 1660. Comme quelques autres de ses

confrères de l'époque, il était né à "Saleix-Vielo" où il possédait une maison d'habitation qui lui venait de sa famille. Son nom est cité pour la première fois en 1606, dans un accord passé "entre les scindics de Saleix et Bertrand Larrieu, maistre charpentier de la ville de St-Bertrand, pour l'achèvement des travaux de restauration de l'église." (25). Il figure fréquemment par la suite dans divers actes concernant aussi bien la vie paroissiale que la gestion des intérêts communautaires des habitants de Saleich (25 bis).

Hercule DUCLOS : C'est le 28 Janvier 1615 qu'Hercule DUCLOS, jusque là "clerc à la scolanie d'Aspet", obtint un titre clérical lui permettant d'accéder à la prêtrise. Il s'agissait, en l'occurrence, d'une rente octroyée par Noble Roger de BINOS, Sieur du Jardin, et gagée sur une pièce de terre que celui-ci possédait "au terroir de Saleix au lieu dit Cap de la Croutz." (26). Hercule DUCLOS, dont le père était "un laboureur aisé de Saleix-Vielo", devait rester vicaire dans sa paroisse natale de 1615 à 1655.

Bertrand FOUERT : Fils de Bonzom FOUERT (un des plus riches propriétaires d'Urau selon le compos de 1612) et de Jeanne SAUNIERE, Bertrand FOUERT fut vicaire à Saleich de 1637 à 1687. Il y exerça son long ministère sous l'autorité de quatre recteurs différents, faisant preuve, jusqu'aux dernières années de sa vie, d'une forte personnalité. (27). Lors de la cérémonie de prise de possession de la cure par Mre Melchior de MERITENS, le 16 Juin 1682, c'est à lui que revint l'honneur d'accueillir le nouveau recteur de la paroisse. A sa mort, ainsi qu'il en avait exprimé le désir dans son testament daté du 14 Novembre 1687, il fut enseveli "dans la nef de l'esglise parrochiale, au lieu destiné à la sépulture des prêtres." (28).

(21) L'ordre de N.D. de la Merci fut fondé en 1213 par St Pierre Nolasque pour le rachat des prisonniers faits par les infidèles. Le couvent qu'il possédait alors à Salies, au pied de la colline du château, devait être vendu, puis démolî pendant la Révolution.

(22) Testament de Mre Nicolas DUCLOS prestre de Saleix (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 214 F° 391)

(23) Voir ci avant, un extrait d'un de ces actes d'affermé de la Rectorie de Saleix, daté du 19 Juin 1607, portant les signatures du recteur et des vicaires concernés (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 192 – F° 425)

(24) Jules DUPIN : Célébrités du Canton d'Aspet (1974).

(25) A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 192 F° 6.

(25 bis) Un acte du 24 Février 1645 mentionne la "résignation" par Mre Ramond FOUERT archiprêtre de Salies, de la scolanie de Labastide et Lacave en faveur de son neveu, Mre Balthazar DURIEU, clerc tonsuré de la ville de Castillon en Couserans. (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 212 F° 44).

(26) Titre clérical de Mre Hercule DUCLOS "scolier de Saleix" (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 196 F° 271).

(27) Règlement du litige entre Mre Bertrand FOUERT prestre et Ramond SAUNE d'Urau (27 Septembre 1687) (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 220 F° 50)

(28) Testament de Mre Bertrand FOUERT prestre de Saleix (A.D.H.G. 3<sup>E</sup> 26 220 F° 82).

## Pendant la Révolution

Bien que cette période mouvementée de notre histoire ait été abordée avec les biographies des abbés d'AGOS et LAMALTHIE, il n'est pas inutile de revenir sur quelques-uns des évènements qui la marquèrent, et sur les répercussions qu'ils eurent dans la paroisse. Ainsi, la nationalisation des biens d'église, votée par l'Assemblée Constituante le 9 Novembre 1789, allait entraîner à Saleich, la mise en vente, le 12 Juillet 1791, des terres de "la chapellenie champêtre de Vallatès." (29). Le vote de la Constitution Civile du Clergé, aggravé par le décret du 27 Novembre 1790 exigeant des prêtres le "serment" à cette constitution, devait avoir des conséquences bien plus lourdes.

Dans les mois qui suivirent, la situation de ceux qui refusèrent de "jurer" devint de plus en plus difficile. Ils furent progressivement écartés et remplacés par des prêtres "sermentés". Il en fut ainsi à Saleich pour l'abbé d'AGOS et son vicaire, qui devaient être remplacés, en Août 1791, par l'abbé Alexis BRUNET de Coulédoux, et l'abbé DOMENC. (30). Un décret du 27 Mai 1792, qui faisait obligation aux prêtres réfractaires de quitter le territoire national sous peine de déportation, allait provoquer leur exode massif vers l'Espagne. En Septembre 1792, c'est la mort dans l'âme que l'abbé d'AGOS franchit les Pyrénées, avec l'évêque de Comminges Mgr d'OSMOND, et plusieurs autres prêtres. Il ne devait revenir en France qu'en Avril 1797. Nous savons quel sort devait connaître l'abbé LAMALTHIE, qui avait choisi de vivre dans la clandestinité.

Pendant ce temps, l'abbé BRUNET allait se trouver confronté à des difficultés croissantes, qui atteignirent leur paroxysme en 1794 et 1795, à l'époque de la Terreur. Le 2 Décembre 1792, il avait été désigné par le Conseil Général de la Commune, dont il était membre, comme "officier public chargé de la tenue des registres d'état civil". Il devait assurer cette fonction jusqu'au 20 Pluviôse An II (9 Février 94). Quelques mois plus tard, alors que le pays tout entier était soumis au régime de la Terreur, les habitants de Saleich purent en mesurer les excès avec la mise à sac de la chapelle de Vallatès (31) par des agents révolutionnaires venus de Mont-Unité. (32). Le retour au calme, ardemment souhaité par l'ensemble de la population, ne devait intervenir que quelques années plus tard, avec la signature du Concordat de 1801.

(29) Ces terres, qui provenaient de legs divers destinés à faire célébrer des messe (obits) pour les donataires défunt, représentaient une superficie totale de 11 places 2/3. Un seul acquéreur s'étant manifesté, elles furent vendues, sans surenchère, au prix de 858 Livres. (Henri MARTIN : Documents relatifs à la vente des biens nationaux dans l'arrondissement de Saint-Gaudens. 1924)

(30) Il ressort de la lecture des registres paroissiaux de cette année-là, que le dernier acte signé par l'abbé d'AGOS fut le baptême de Pierre BUFFALAN, le 12 Juillet 1791, tandis que l'abbé LAMALTHIE clôturait son ministère à Saleich avec le baptême de Marguerite BARTHE, le 5 Août de la même année.

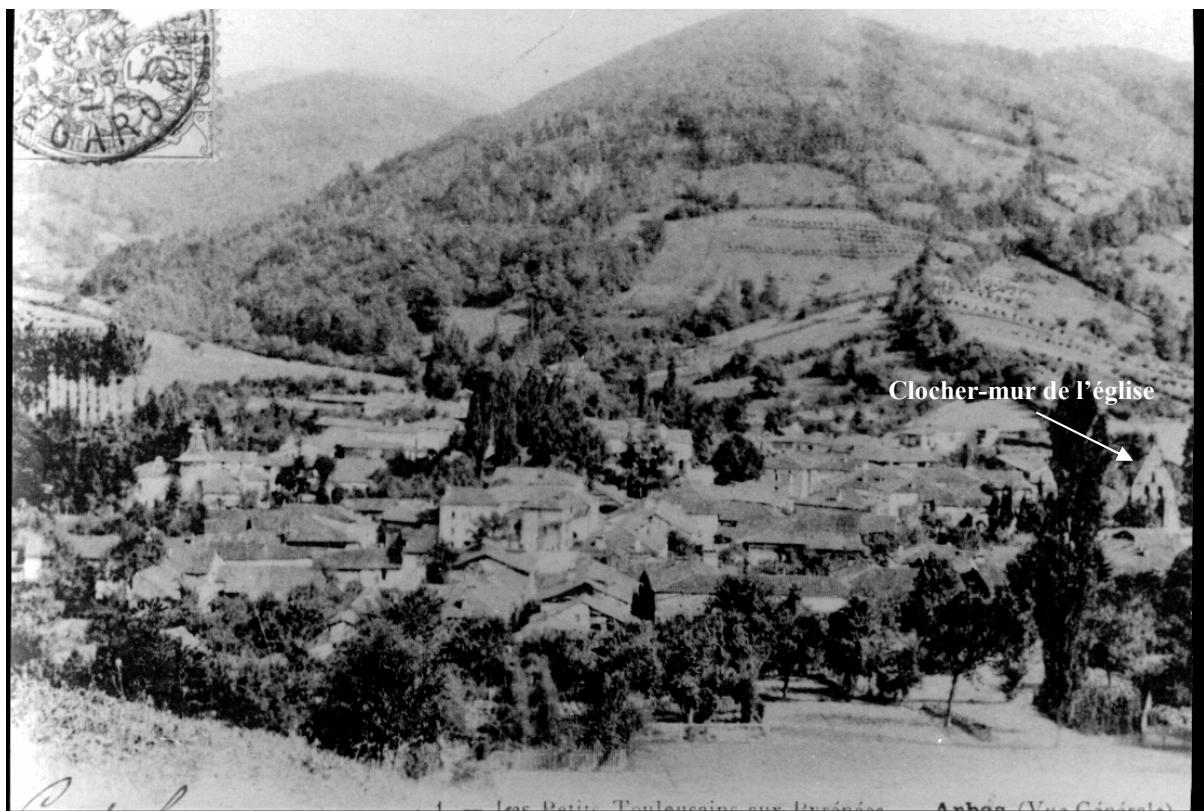
(31) Selon des témoignages recueillis trente-deux ans plus tard par l'abbé PERRIN, curé de Saleich de 1826 à 1872, ce saccage de la chapelle fut accompagné d'un violent orage de grêle qui "jeta l'effroi dans le cœur des vandales et calma leur ardeur destructrice".

(32) Nom donné à Saint-Gaudens à l'époque de la Terreur.

**A suivre par : Chapitre III La paroisse de la Révolution à nos jours**

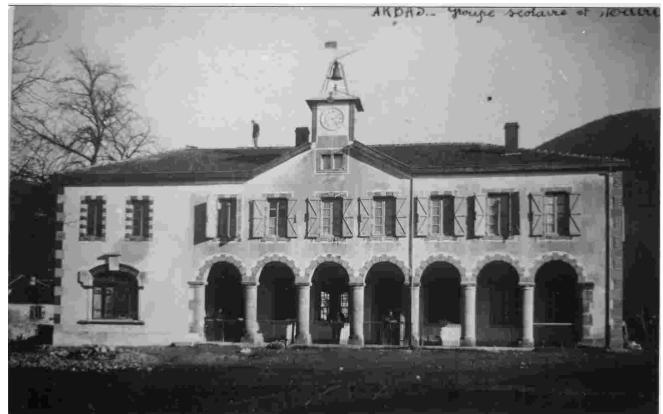
---

## BALADE à ARBAS vers 1900 au travers des cartes postales anciennes



VUES GENERALES





## ECOLE-MAIRIE D'ARBAS

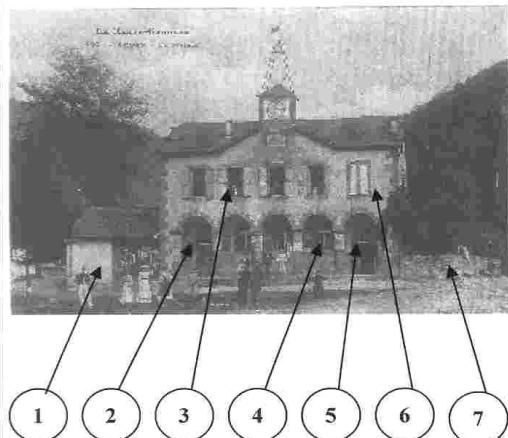
En instituant la gratuité, la laïcité et la scolarité obligatoire, les lois Ferry de 1881 et de 1882 imposent aux communes d'avoir une école. Divers projets sont élaborés mais leur coût est jugé exorbitant eu égard aux finances locales.

Dans le même temps, les communes étant dans l'obligation de se doter d'une mairie, c'est donc un ensemble école-mairie qui sera retenu et réalisé en 1887.

Se pose alors le problème de l'école de filles. Il est décidé en 1912 d'agrandir l'école de garçons. Commencés en mai 1913, les travaux seront suspendus rapidement pour motif d'incompétence de l'entrepreneur puis par le conflit de 1914.

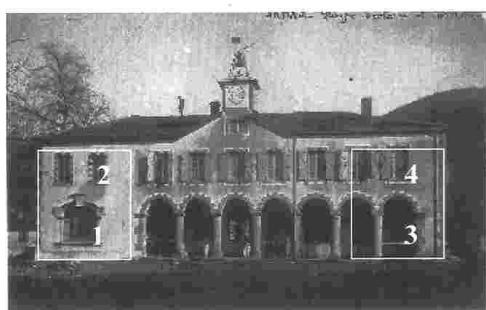
Il faudra attendre décembre 1924 pour que le groupe scolaire soit enfin opérationnel !

### L'école d'après le projet de 1887



- 1) Hangar et préau réalisés en 1889
- 2) Entrée de l'école et du logement
- 3) Logement de l'instituteur
- 4) Ecole de garçons
- 5) Entrée de la mairie
- 6) Salle du conseil municipal
- 7) Jardin clôturé par un mur de pierre

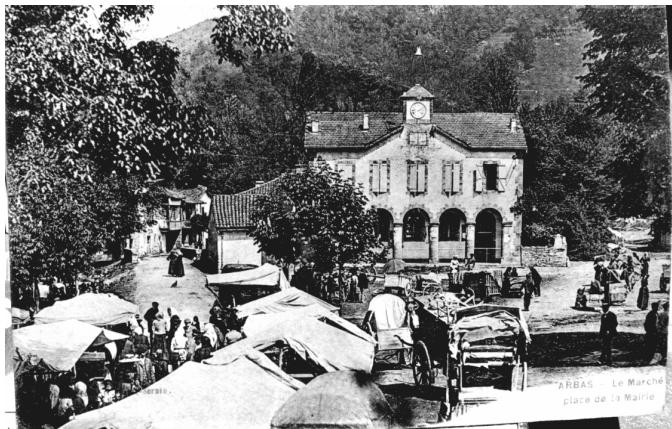
### Le groupe scolaire après 1924



Les transformations effectuées [parties encadrées] accentuent l'asymétrie.

Sur l'aile gauche, remplacement du portail par une grande fenêtre [1] et aménagement de la mairie dans la partie surélevée [2]. Sur l'aile droite, adjonction d'une seconde salle de classe au rez-de-chaussée [3] et d'un deuxième appartement à l'étage [4].

*Christian Cathala*



## MARCHE SUR LA PLACE

Situé idéalement, le village obtient en 1869 le droit de tenir 4 foires par an. Le succès est là. La municipalité se voit accorder dès 1890 deux jours supplémentaires. Les foires ont lieu à intervalles réguliers : le 1<sup>er</sup> samedi de janvier, de mars, de mai, de juillet, de septembre et de novembre. Le lieu est réputé. Il est vrai que la vallée compte 2.765 habitants en 1926 !

Beurre, volaille, légumes (surtout des pommes de terre) ou fruits (pommes et poires) font l'objet de nombreux échanges sans oublier la vente de sabots et de veaux, les spécialités du pays.

Les ménagères y trouvent lingerie, tissus...



## LA PLACE DE LA MAIRIE

Sur cette place, anciennement appelée Place de la Croix de pierre, se tenaient, il y a 2 siècles, les assemblées générales de la communauté !

Ses dimensions exceptionnelles permirent d'y accueillir plus tard foires et fêtes patronales.

Avant l'apparition de la télévision, les arbasiens aimaient s'y retrouver, à l'ombre de l'ormeau, « pour avoir des nouvelles ». La bascule servait à la pesée du bois et du foin.



## LES COMMERCES

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y avait au moins un café, un bureau de tabac et une épicerie dans chacun des villages de la vallée. La maison Lougarre faisait office d'épicerie et de mercerie. Nos grands-mères y trouvaient les produits de base : sel, café, sucre, huile...

En 1927, 82 personnes exerçaient une activité commerciale ou artisanale dans le village : sabotiers, tailleurs, couturières, coiffeurs, cordonniers, boulanger, forgerons, charrons, maçons, charpentiers... Cette activité était souvent un complément de revenus pour la famille.



## LE GRAND CAFÉ LOUGARRE

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y avait 4 cafés à Arbas. Lieu de convivialité où l'on se retrouvait entre amis pour discuter, pour jouer aux cartes ou au billard.

Le grand café LOUGARRE est devenu un lieu de rendez-vous important surtout le dimanche où les hommes en veston, chemise à col cassé et canotier y attendent leurs épouses à leur sortie des offices.

On prend l'apéritif en famille ou entre amis ce qui explique une présence féminine. On s'informe aussi en lisant le journal.



## LA PESEE DU FOIN

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la vallée ne dispose pas de poids public malgré l'existence de foires à Arbas. Pourtant bois de chauffage, fourrage et animaux donnent lieu à de nombreuses transactions entre particuliers. La municipalité décide en 1900 l'établissement d'un pont bascule construit par une entreprise domiciliée à La Mulatière-Les-Lyon (Rhône).

Les droits de pesage sont fixés ainsi : 0,25 F par animal, 0,50 F par chargement jusqu'à 15 quintaux métriques et 1 F au-delà.



## VERS L'EGLISE

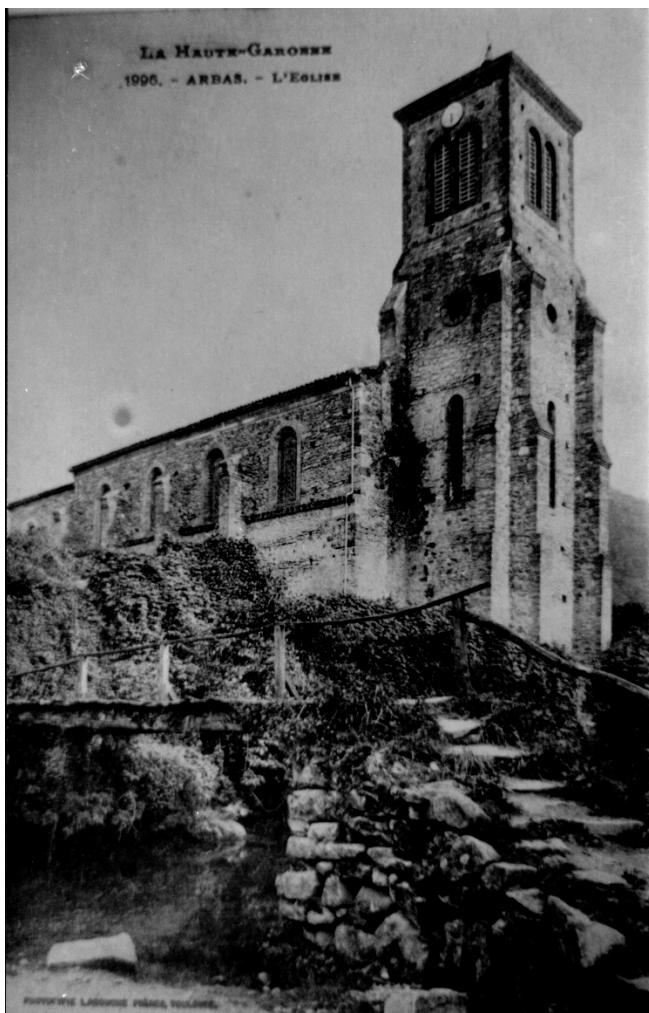
Avec en fond la vallée de Planque, cette partie de la place de la Mairie est très représentative de l'aspect du village à l'époque avec presque toujours des vignes en façade des maisons. On distingue le café Lougarre et le café Fontas à droite.



## LE CHÂTEAU

Un bâtiment apparaît sur le plan cadastral de 1835. La bâtie construite au XIX<sup>e</sup> siècle est une demeure bourgeoise. La tour lui confère son aspect de « château ».

Acheté par Mr. Ferran à son retour des Etats-Unis, il restera longtemps la propriété de sa famille.



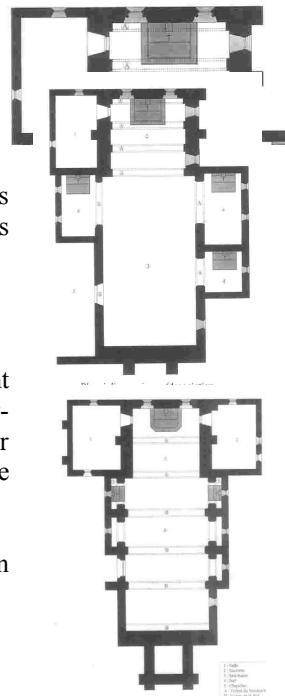
## L'EGLISE

A l'origine, au XIII<sup>e</sup> siècle, il existait une petite chapelle romane administrée par les sœurs de l'abbaye de Longages.

Elle fut fortement agrandie au XVI<sup>e</sup> s et un clocher-mur typique des églises de la région fut construit.

Des travaux de surélévation seront effectués de 1902 à 1905. Le clocher-mur initial sera remplacé par le clocher carré néo-roman visible sur la carte postale.

Façades et clocher seront rénovés en 1998 ainsi que l'intérieur en 2006.



## L'HÔTEL CAFE FERRAN

Mr. Ferran a fière allure sur sa monture.

Jusqu'à la Première Guerre, les déplacements s'effectuaient à pied ou en diligence. Seules les familles les plus aisées disposaient d'un cheval et d'une carriole.

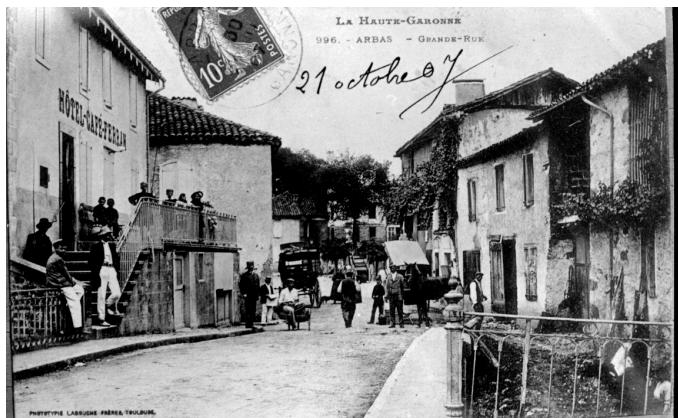
Les cafés faisaient office d'auberges et parfois d'hôtels accueillant les jours de foire marchands et acheteurs. C'est là que se réglaient souvent les affaires.



## L'AUTOBUS ARBAS - SAINT-GAUDENS

Inauguration en 1913 de la ligne d'autobus d'ARBAS à SAINT-GAUDENS devant l'hôtel Ferran en présence du directeur de la TED (Transports Economiques Départementaux).

La société assurait aussi le service postal en même temps que le transport des passagers deux fois par jour entre Arbas et Salies.



## LE PONT ENTRE LES DEUX PLACES

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, à cet emplacement, se trouvait un vieux pont en pierre à une arche. Rares alors étaient les communautés à en disposer. Déjà, vers 1800, il est jugé « trop étroit avec une pente trop raide aux pavés glissants obligeant les charreteries à atteler 2 ou 3 paires pour y passer une charge ordinaire ». Il sera démolie en 1896 faisant place à un pont à structure métallique. Une rénovation interviendra en 2008.



## LA GENDARMERIE

Dès 1894, Arbas est dotée d'une gendarmerie construite rue de Planque. Détruite par un incendie en 1900, elle sera reconstruite sur la place du Calvaire.

Constituée de 5 à 8 éléments selon les époques, la brigade sera supprimée en octobre 1959. Le bâtiment sera transformé en logements.

La présence d'une deuxième gendarmerie dans le canton s'explique par la difficulté des communications avec le chef-lieu, l'existence de foires, l'importance de la population dans la haute vallée (2026 h. en 1901)...



## LA PLACE DU CALVAIRE

C'est la 1<sup>ère</sup> des deux grandes places dont Arbas dispose et autour desquelles s'articule la vie économique.

A l'époque, la salubrité des lieux publics était difficile à assurer (encombrement de bois, charrettes, pierres de démolition...) malgré le rappel à l'ordre du maire.



## TRAÎNEAU A FOIN

Ce traîneau appelé *léha das arrodes* assez spécifique de la région, était muni de sabots ferrés à l'avant et permettait de transporter le foin ou le bois dans les chemins empierres. Le foin était maintenu en place par une perche (*la perjgea*) attachée à l'avant avec une chaîne. On la serrait sur le foin par l'arrière en tendant une corde que l'on enroulait sur un tourniquet en bois percé de trous dans lesquels on enfilait deux bâtons (*los caouillos*) pour le faire tourner.

Le bétail était protégé du soleil et des taons par une toile sur le corps et une sorte de moustiquaire sur le museau.



## LA POSTE

L'acheminement du courrier d'Arbas à Salies est assuré par une voiture à cheval qui peut servir également au transport de passagers et de leurs bagages moyennant une modique rétribution. Le courrier part à 4 heures du matin d'Arbas pour arriver à Salies à 6 heures.

Au 1<sup>er</sup> plan, un facteur en tenue réglementaire. A gauche, un homme dépose une lettre dans la boîte située à l'arrière de la voiture. Des bancs permettent aux passagers de s'asseoir.

A l'arrière plan, le café Rogès (chez Rosalie)



## L'EAU

Les habitants du quartier pouvait s'approvisionner en eau au puits qui se trouvait au milieu de la place entre l'arbre et la croix.



## LE DEPART DES MARCHANDS AMBULANTS DE FOUGARON

Halte sur la place des marchands ambulants de FOUGARON avant leur départ.

Avec leur attelage, ils sillonnaient la France pendant plusieurs mois pour vendre vaisselle, tissus...

L'été venu, ils retournaient au pays.



## LES COMMERCES

Dans la rue du Biasc se trouvaient deux commerces : la charcuterie Cazes à gauche et l'épicerie L'Epargne tenue par Céleste Lassalle.

Au fond de la rue, le déchargement d'un traîneau de foin.

## PETITE CHRONIQUE DE LA VALLEE DE L'ARBAS

### Question d'atavisme ?

Sans vouloir remonter au jugement de Saint-Jérôme, assimilant nos très lointains ancêtres à une population de brigands, nous sommes cependant obligés de reconnaître que dans nos vallées, on a bien souvent pris sans remords des accommodements avec les lois.

Le pyrénéen du XVIII<sup>e</sup> siècle, "farouche montagnard", est fortement attaché aux anciens usages ; parfois décrit par les représentants du pouvoir centralisateur comme un être violent, brutal et belliqueux, il n'accepte pas de bonne grâce de se plier aux nouvelles règles qui tendent à se substituer aux coutumes immémoriales dont il jouit : sa liberté, ses priviléges. Louis de Froidour (1) en portera le témoignage.

Plus près de nous, au XIX<sup>e</sup> siècle, notre montagnard respectera les lois surtout quand elles ne le gênent pas. Toujours individualiste, il préfèrera régler lui-même ses comptes et tiendra souvent pour ennemis le garde forestier, l'inquisiteur agent du fisc ou le gendarme !

Il n'est pas certain que cette tournure d'esprit ait totalement disparu.... Je suis à peu près sûr du con traire.

Quelques "cas" tout à fait authentiques viendront à présent à l'appui de mes affirmations.

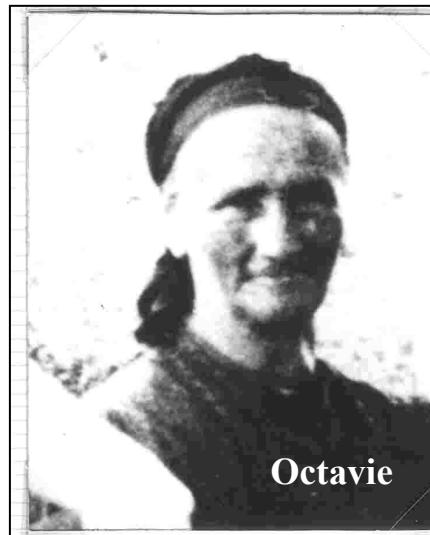
(1) : Louis de Froidour : Grant Maître en la réformation des Eaux et Forêts, sous Louis XIV. Nous a laissé une importante relation de ses visites des Pyrénées.

#### Octavie – le respect dû à la loi –

Notre cousine, Octavie Irma Jeanne Piques, passa toute sa vie dans notre petite maison de Tarrouges, prenant soin de ses parents jusqu'à leur disparition. Son frère, Jean Pierre Joseph, avait quitté la maison natale pour devenir gendarme à cheval.

Octavie était une maîtresse femme de robuste constitution, et d'un caractère assez rugueux, avec laquelle il fallait compter ! Peu fortunée, confrontée aux différentes difficultés matérielles de la vie, il lui arrivait de courir les bois pour ramasser quelques fagots de bois mort, dont elle alimentait sa cheminée, ce qui était rigoureusement interdit par l'Administration. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'elle se livrait à cette économique occupation au-dessus de Tarrouges, elle fut surprise par le garde dans la forêt de Montastruc ; il se mit en devoir de la verbaliser. Octavie n'était pas de nature à se laisser impressionner par un garde, fût-il représentant officiel de la loi. Sortant un couteau de sa poche, "si tu me dénonces, je te tue !" lui dit-elle. Il y avait une telle détermination dans ses yeux que le garde opta pour la solution la plus sage, la plus sage au regard de sa propre sécurité : il préféra n'avoir rien vu et tourna les talons... et puis, verbaliser la sœur d'un gendarme, n'était-ce pas aller au devant des complications ?

Comme disent encore aujourd'hui nombre de nos concitoyens, et non des moindres : la loi, c'est fait pour être.... Tourné ! On prétend que dans certains départements



Octavie

méditerranéens avoir dans une même famille un représentant de la loi et quelque autre qui la tourne facilite beaucoup la vie !

La loi défend, à ce qu'on dit, de s'approprier le bien d'autrui. Hélas ! depuis la nuit des temps, le chapardage fait partie des mœurs villageoises. D'après le Larousse, le chapardage, ou maraudage, est constitué par le vol de fruits, récoltes, légumes, perpétré dans les champs ouverts. Par extension, marauder c'est commettre un petit larcin, un petit vol quelconque d'autant moins grave qu'il n'est qu'occasionnel, causé par le besoin. La Fontaine, dans l'une de ses fables, ne fait-il pas dire à l'âne : "... en un pré de moines passant, la faim, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense, quelque diable aussi me poussant, je tondis de ce pré la largeur de ma langue." Tous ceux qui mettent leur bétail au pré savent bien que l'herbe du voisin est meilleure à brouter quand on peut allonger le cou par-dessus, ou dessous, la clôture ! C'est un besoin animal que chacun peut comprendre, et quelque part, sur ce sujet, l'homme et la femme sont parfois de fameux animaux ! L'important est de savoir discerner la limite pas toujours bien nette qui sépare le chapardage, dont on pourrait rire, du vol dont on ne rit pas.

Dans ce dernier cas on comprendra que la victime veuille, en bon pyrénéen, se faire justice. En voici donc quelques exemples.

## "Les fagots de Jean Denis".

Furieux ! Jean Denis Esteing était positivement furieux. Voilà plusieurs jours qu'il faisait des fagots à Berteille en prévision des flambées d'hiver. Et ce jour-là, il venait de constater que plusieurs de ces fagots s'étaient évaporés. Notre homme n'étant pas de ceux qui se laissent dépouiller avec philosophie, fût-ce de quelques fagots, en mettant leur perte sur le compte de la fatalité. Non ! il était plutôt de caractère vindicatif, et ruminant sa vengeance, il attendit une occasion favorable .... En attendant, quelques nouveaux fagots avaient pris le chemin des premiers...

Et voici qu'en ce matin d'automne, la brume étant tombée sur la montagne, estompant le paysage, noyant le relief, Jean Denis pensa que son voleur tirerait sans doute profit de la complicité des conditions météorologiques. Sans bruit, aussi discret qu'une ombre, il monta donc jusqu'à Berteille. Il avait vu juste, l'homme était là, qui se croyant tranquille, avait recommencé sa récolte.

Jean Denis se rua sur son voleur, et sans ménagements, lui couvrit la tête d'un sac, le saucissonna d'une corde solide, et entreprit de descendre vers Arbas, traînant son prisonnier avec rudesse sur les cailloux rugueux !

"Au secours ! à l'assassin !" hurlait l'homme, dont le calvaire ne s'arrêta que sur la place du village. Gageons que les villageois, attirés par les cris, riant du caractère insolite de cet étrange équipage, ne prirent pas la peine de plaindre le voleur.

Dès ce jour, plus personne ne s'avisa de dérober le moindre fagot à Jean Denis !

Nous l'avons vu plus haut, s'il reste dans les limites acceptables, et acceptées par les victimes, le chapardage exagérément pratiqué peut devenir intolérable et donner lieu à des représailles dures aux conséquences plus définitives. En voici l'illustration.

## Les mésaventures de la tailluro, ou du danger de jardiner de nuit.

A Barat vivait autrefois près de la rivière un certain Jean Estrade, tailleur de son état, ce qui avait fait surnommer son épouse "éra tailluro". Peut-être la clientèle n'était-elle pas assez nombreuse, et peut-être l'échoppe du tailleur ne nourrissait-elle pas bien sa famille. Toujours est-il que la tailluro avait trouvé une solution à ce délicat problème ; pour approvisionner son ménage, elle visitait nuitamment les clapiers et les poulailleurs du voisinage. Mais comme il est recommandé de varier tout régime alimentaire, elle se faufilait dans les jardins et potagers voisins pour se fournir en bons légumes frais !

La tailluro apportait à ses expéditions nocturnes toute la discrétion dont elle était capable, mais elle y apportait aussi une telle assiduité que les victimes de ses trop fréquents chapardages en furent si incommodés qu'il arriva.... ce qui devait arriver.

Une nuit sans lune, comme elle venait de se glisser dans un potager bien fourni, quelques légumes facétieux firent à la tailluro un méchant croc-en-jambe dont elle se remit mal, car depuis lors, elle se mit à boiter. On dit que le propriétaire du potager, dont la rancune avait étouffé ce soir-là la générosité, avait tendu parmi les plates-bandes un piège à loup vengeur qui fut à l'origine de cette boiterie aussi fâcheuse que dénonciatrice. On a dit



Piège à loup ouvert



Piège à loup fermé

aussi que, devenue prudente, la tailluro désormais handicapée cessa ses équipées nocturnes....

Que les chapardeurs se rassurent : l'usage du piège à loup est aujourd'hui interdit par la loi. Ne croyons pas, cependant, que la victime des maraudeurs, voulant se faire justice de la manière efficace et expéditive que nous venons de voir ne subisse pas quelque dommage, elle aussi.

## Les bonnes pêches de Théophile.

Théophile Bives, forgeron de son état, possédait à Barat, au-dessus de sa forge, une plantation de pêchers dont il n'était pas peu fier : bien exposés, au Luc, ils produisaient d'excellents fruits qui régalaient sa famille. Toutefois il avait observé à maintes reprises que les dites pêches avaient une fâcheuse tendance à disparaître ; il avait bien pensé que les pies et les geais y étaient pour quelque chose, mais ce genre de chapardeurs laissent des traces, on les voit et on les entend ; la discrétion n'est pas toujours leur fait. Sans vouloir soupçonner quiconque, Théophile finit par conclure que ses voleurs devaient posséder deux pattes mais pas d'ailes. Il fallait donc agir.

Un beau soir il monta donc au Luc. En approchant d'un beau pêcher, il entendit dans la ramure un bruit qui trahissait une présence humaine non désirée : le voleur était là, on pouvait le débusquer. Théophile se mit en devoir de grimper, lui aussi, dans l'arbre, afin d'en déloger l'intrus, mais il n'avait pas prévu que l'homme pouvait se révéler dangereux. Un violent coup sur la tête stoppa son élan ; le chapardeur était armé d'un poing américain dont l'usage inopiné lui assura l'immunité.

Edouard Bives, fils de Théophile, avait hérité de ses pêchers, mais aussi du désagrément de voir s'en échapper les fruits. Instruit par la douloureuse expérience de son père, il préféra combattre l'ennemi sur un terrain moins périlleux. Là où la force n'avait pu s'exercer, la ruse triompherait peut-être ! Ayant repéré sur quelques branches les fruits qui lui semblaient les plus savoureux, il les marqua discrètement après les avoir enduit d'un produit corrosif. L'histoire ne dit pas, à ma connaissance du moins, qui se retrouva nanti dès le lendemain d'un portrait aussi défiguré qu'accusateur !

Parfois, c'est la peur du gendarme qui incite les délinquants à la sagesse ; l'aventure ne tourne pas au drame heureusement.

### **Les poulets fugueurs**

Notre cousin Fernand Esteing élevait à Tarrouges une douzaine de poulets de grain qu'il enfermait chaque soir dans l'écurie du Pépé. Il leur donnait quartier libre chaque matin. Tout se passait à merveille, les poulets sont gens casaniers et trouvaient leur bonheur en picorant tout le jour autour de la ferme.

Or, un beau matin, lorsque Fernand vint leur ouvrir la porte les volailles avaient disparu. Triste évidence ! De mémoire d'homme ces animaux n'ont jamais été noctambules, ils dorment sagement la nuit. Il y avait donc un mystère, et très probablement un mystérieux voleur. Sans perdre de temps, Fernand se répandit dans tout le voisinage et fit courir le bruit selon lequel les gendarmes étant prévenus, un enquêteur allait venir sur place, qui relèverait les empreintes, et découvrirait ainsi le coupable ! La journée s'écoule, puis la nuit, on ne pouvait qu'attendre.... Et miracle, le lendemain matin, les poulets étaient tous revenus ! Ils devaient avoir peur des gendarmes... mais on ne sut jamais où ils avaient passé la nuit.

Ce genre d'aventure ne connaît pas toujours une fin heureuse. Dans les années 40, mon grand-père élevait chaque été un unique lapin promis à la casserole pour la fin des vacances. Une nuit, notre lapin pourtant bien enfermé disparut subrepticement de sa cage, pour une destination inconnue, assurément une autre casserole que la nôtre, une autre casserole pas forcément très éloignée de Tarrouges.

Je ne nommerai pas, bien que les ayant bien connues, deux personnes de la commune qui élevaient pour les vendre des volailles nourries au grain, alors qu'elles n'avaient jamais semé le moindre grain de maïs. Simple coïncidence, on les voyait parfois se ravitailler dans les champs d'autrui ! Et je me souviens que tout récemment un mien ami fut victime du même genre de mésaventure ; ses poulets, qu'il destinait au congélateur, durent avoir peur d'y attraper froid ; partis, de nuit, en voiture (dont on a vu les traces), ils ne sont pas revenus. Les pauvres oiseaux ont probablement trouvé un sort meilleur, à moins qu'ils n'aient été victimes d'un accident de la circulation : les gens conduisent si mal aujourd'hui, surtout la nuit... les routes et chemins sont de plus en plus dangereux !

Comment pourrait-on ne parler que des exploits des maraudeurs en oubliant d'évoquer l'autre "plaie" caractéristique de la société villageoise, le braconnage ?

Souvent élevé au rang de sport national par une bonne partie des habitants de nos villages, le braconnage eut de multiples causes ; ce fut en premier lieu la nécessité d'alimenter la table familiale, en périodes de maigres ressources, périodes qui revenaient trop souvent ; cela pouvait se comprendre, sinon s'excuser. Le caractère délictueux de cette activité s'effaçait facilement devant la faim dont souffrait de manière endémique une population nombreuse sous-alimentée. Rappelons qu'avant la Révolution les Seigneurs se réservaient le droit de pêche et de chasse.

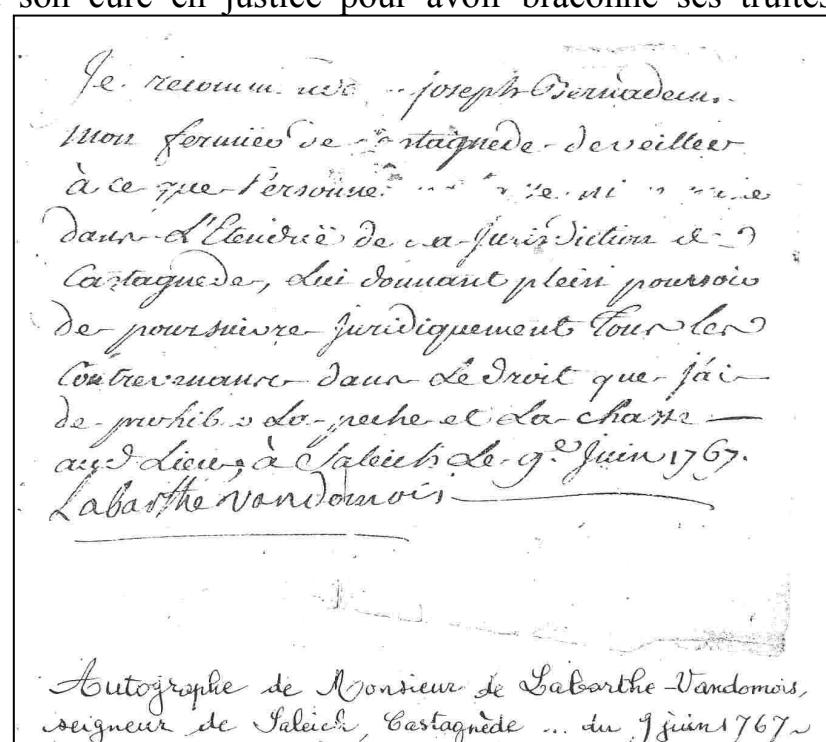
Le Seigneur de Montastruc cita son curé en justice pour avoir braconné ses truites (archives du château retrouvées en 1789). En juin 1767, le Seigneur de Saleich veillait jalousement sur "ses" droits. A preuve le billet que nous avons retrouvé : "Je recommande à Joseph Bernabeu, mon fermier de Castagnède de veiller à ce que personne ne chasse ni ne pêche dans l'étendue de ma juridiction du dit Castagnède, lui donnant plein pouvoir de poursuivre juridiquement tous les contrevenants pour le droit que j'ai de prohiber la pêche et la chasse au lieu dit. " Saleich, le 9 juin 1767. Labarthe Vendomois".

Après 1789, les droits seigneuriaux disparurent mais la chasse et la pêche furent tout de même soumis à la réglementation républicaine ou impériale.

Si les conditions de vie parurent s'améliorer pour le peuple, le braconnage ne disparut pas pour autant. Il ne convient pas de négliger le côté commercial qui vint à l'appui d'une activité purement "nourricière". A l'occasion des fêtes et de grands repas, des particuliers, mais surtout certains aubergistes locaux pouvaient passer commande de gibier ou de poisson aux "spécialistes" du cru, et ne s'en privaient guère.

Ne négligeons pas non plus l'attrait du fruit défendu : tourner la loi, n'est-ce pas humainement pour beaucoup doubler son plaisir ?.. un plaisir apprécié dans toutes les couches de la population, pas forcément les plus humbles.

En 1808, à Arbas, le Sieur Cazes, adjoint de la Commune, reçut les doléances du Sieur Moncaup ; celui-ci avait surpris Monsieur de Montgaillard (de Grenier) et Bertrand Casteret son domestique, pêchant illégalement dans le ruisseau de Gourgue, ils recueillaient dans un panier les truites qu'ils avaient asphyxiées en jetant de la chaux dans un gouffre !



Autographe de Monsieur de Labarthe-Vendomois, Seigneur de Saleich, Castagnède ... du 9 juin 1767

La République ayant pris par le relais de l'Ancien Régime, la Gendarmerie se chargea, dès lors, de pourchasser les braconniers avec une rigueur qu'il lui arriva de pousser à l'extrême.

Venons-en à l'époque moderne. La période de l'après-guerre fut particulièrement favorable aux pêcheurs "illégaux", je parle de ceux qui n'avaient pas besoin de canne à pêche. Faute de pouvoir se déplacer les citadins montaient très rarement dans la vallée ; la surveillance était probablement peu efficace, mais surtout il, y avait alors surabondance de ces délicieuses farios que les fades truites arc-en-ciel ne menaçaient pas encore.

En ce qui me concerne, je me souviens qu'en période de vacances, je passais mes après-midi à la rivière, en compagnie de galopins de mon âge. Nous explorions d'une main discrète les "chouales", cavités immergées sous les rochers, caressant doucement sous le ventre les truites qu'il ne restait plus qu'à saisir brusquement au niveau des ouïes. Il arrivait rarement qu'une couleuvre inoffensive ait pris la place du poisson, mais il en aurait fallu bien plus pour nous faire abandonner la partie.... Un jour d'été nous avons même asséché un bras du ruisseau, en aval de la digue, en faisant un barrage de galets. L'eau s'étant écoulée, notre pêche miraculeuse requit l'emploi de paniers !

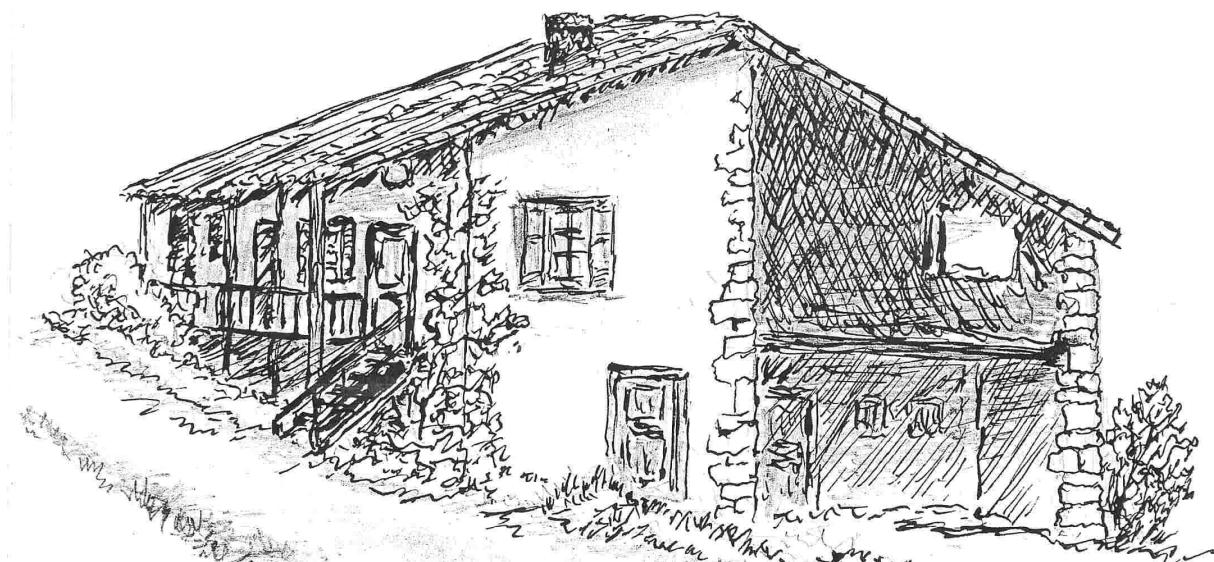
C'était l'heureux temps de notre insouciante jeunesse. Beaucoup plus tard, j'ai raconté ces lointains exploits au garde-pêche, qui en avala de travers.

Aujourd'hui, on ne braonne (presque) plus ; c'est devenu trop dangereux, et le poisson se fait rare. La truite fario disparaît peu à peu, tout comme les vairons, barbues, chabots et écrevisses, que je range au rayon des souvenirs. Quant à l'eau de la rivière, beaucoup moins abondante qu'autrefois, elle subit les assauts de la pollution, et cela n'engage pas à s'y tremper...

Je ne parlerai que pour mémoire des lapins de garenne que l'on prenait au collet, avant la guerre, aux environs de Tarrouges.

Terminons, provisoirement notre revue, sur des notes moins austères, certainement plus plaisantes, en évoquant la mémoire des Boutonné, de Barat, et celle des Fos, de Tarrouges.

## Léonie et Jean-Marie Boutonné



*La maison de Léonie à Barat ; dans le prolongement, celle de la famille "rtigue*

Maman Léonie, comme on l'appelait affectueusement à Barat, était pour l'Etat Civil Zélie, Marie, Léonie Bordes, née à Arbas en 1865, de Pierre Bordes et de Rose Escaig. Je me souviens d'elle comme d'une petite vieille vêtue de noir, qui habitait une petite maison au bord de la route, à droite en montant vers Arbas. Ce modeste logement ne comportait que deux pièces en étage ; une galerie courait le long de la façade ; quelques marches de bois donnant directement sur la route donnaient accès au logement. A droite, en contrebas, le chai, l'étable et la grange que surmontait le grenier à foin.

Ayant épousé, en 1887, Jean-Marie Boutonné, tailleur, Léonie vivait de son métier de couturière, cultivait son jardin, et augmentait ses ressources en élevant deux fillettes, Marie-Louise, que lui avait confiée sa mère, et Marinette enfant de l'Assistance.

La pauvre Léonie, comme beaucoup de femmes de son époque, subissait le sort de celles qui, venues se marier et vivre dans la famille de leur époux, devenaient en fait de véritables domestiques : elles étaient là pour travailler. Quant à Jean-Marie son mari, il était beaucoup plus attiré par les distractions que par le travail ! Chasseur impénitent nous le voyons sur un vieux cliché plastronnant en grand costume, accompagné de ses chiens, tel un véritable Tartarin local.

Lasse de supporter et d'entretenir un mari aussi fainéant, Léonie finit par le mettre à la porte !

Jean-Marie, que l'on surnommait Meille, je ne sais pourquoi, fut victime, juste retour du sort, d'une mésaventure propre à rabattre un peu sa superbe : ne dédaignant pas de braconner, il prit un jour un beau lièvre au collet. Il résolut de le plomber d'un coup de fusil ; cela lui permettrait pensait-il, d'ajouter un laurier supplémentaire à sa réputation de grand chasseur. Dégageant l'animal inerte du collet, il le visa soigneusement et tira, mais le manqua, et pour cause, la bête n'était pas morte, seulement étourdie et se réveillant tout à fait, lui faussa compagnie ! Il n'était plus temps de se vanter de son exploit.

J'ai commencé mon papier avec Octavie ma cousine et je resterais dans la famille pour en terminer.

## Victor Fos et Octavie Piques

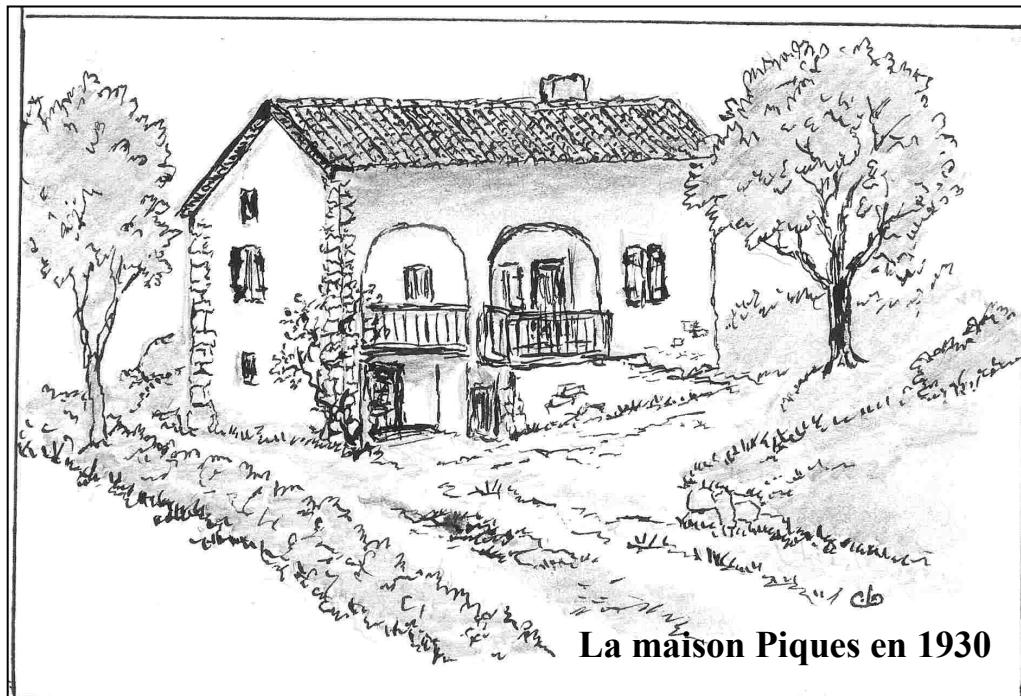
Autant son épouse Octavie était-elle vaillante, rude à l'effort, assurant, outre ses tâches ménagères, le plus gros du travail des champs, autant Victor prenait-il la vie du bon côté, ne manifestant qu'un intérêt tout relatif pour les travaux pénibles. Aidé par son gros chien noir il s'occupait essentiellement à garder les deux vaches possédées par le couple. Il avait ainsi tout le loisir de pratiquer la sieste, la chasse, la pêche, et le braconnage, toutes occupations intéressantes !



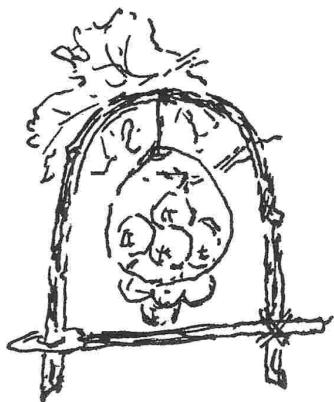
Jean-Marie Boutonné dit Meille

Donc, Victor braconnait, comme tout le monde, ou presque. Il plaçait des collets, où se prenaient les lapins sauvages, piégeait aussi la sauvagine, savait également tromper la méfiance des merles et des grives, à l'époque où mûrissent les raisins ; il faut pour cela une technique particulière que Victor maîtrisait bien : devant les grappes tentantes de la vigne cultivée en hautain, il disposait des nœuds coulants en crin de cheval. La gourmandise de l'oiseau causait sa perte.

Un jour, quelques compères en mal de plaisanterie, il n'en manquait pas parmi les chasseurs de ses amis, remplacèrent la grive pendue par un malheureux crapaud ! Les farceurs n'attendirent pas bien longtemps pour jouir de la surprise ; un crapaud qui



grimpe à l'arbre, qui convoite un beau grain de raisin, et se retrouve pendu au lieu et place d'une belle grive, cela ne se voit pas tous les jours !



Tendelle



Il y avait là de quoi être ébahi.

Imaginez, imaginons, même à distance, la tête que dut faire Victor, et la mine réjouie de ses amis farceurs.

**Remerciements à :** Gérard Esteing, Christian Texier, Raymond Bives, Gilles Ferran,... et la secrétaire de Mairie d'Arbas qui supporte toujours avec le sourire mes incursions aux archives communales.

(à suivre)

*Christian Bec*

**LE LYS DANS LA VALLEE**

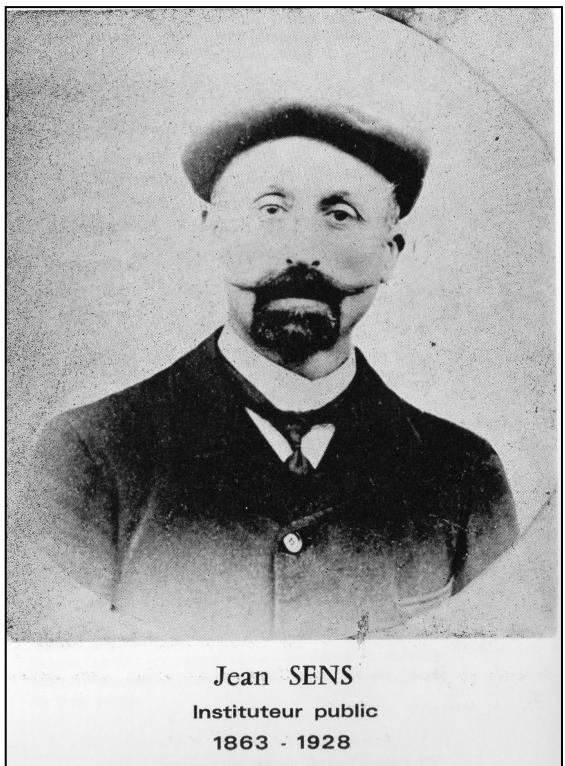
Elle était jeune, elle était belle, elle était intelligente et douce, pieuse et bien élevée : toutes les mères des environs la donnaient en exemple à leurs filles...

« *Elle était la fleur de la vallée de l'Arbas* » écrira d'elle, bien des années plus tard, Jean Sens, l'instituteur du village, sous la dictée de son épouse Pulchérie Cazaux.

Elle était riche aussi et pourtant elle paraissait souvent triste, minée par un lourd secret de famille. On l'appelait Sidonie...

Et puis un jour, vers l'âge de dix neuf ans, elle se mit à tousser...

***Jean SENS, instituteur public :***



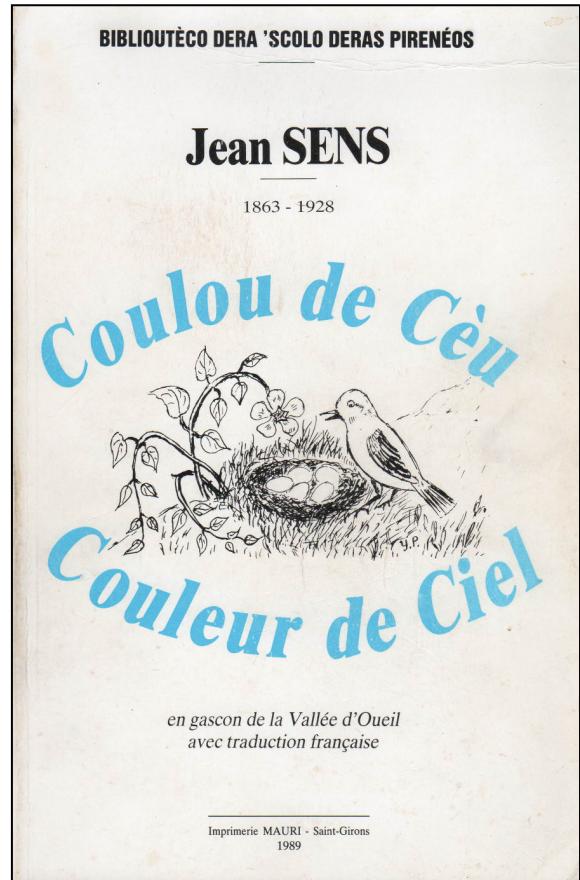
L'histoire de Sidonie nous la devons donc à Jean Sens, instituteur à La Ribereuilhe de 1892 à 1895. Au soir de sa vie il avait écrit pour « *Era bouts dera mountanho* », revue publiée par « *L'escolo deras Pireneos* », une série de contes, ritournelles et récits en gascon de la vallée d'Oueil. En 1989, ses diverses œuvres furent rassemblées dans un recueil intitulé « *Couleur de ciel* » par Yvonne et Jules Ponsolle, maîtres en Gai-Savoir, délégués généraux de « *L'escolo deras Pireneos* ».

Pierre,  
Jean,  
Augustin  
Sens était né  
le 17 mai  
1863 à  
Mayrègne,  
dans la

vallée d'Oueil, au-dessus de Luchon, dans une famille de modestes paysans. A l'issue de ses études secondaires il obtint le Brevet Supérieur permettant, à l'époque, d'exercer les fonctions d'instituteur. Il accomplira toute sa carrière dans le Luchonnais, à l'exception de trois années scolaires, de 1892 à 1895, où il s'exilera dans la vallée de l'Arbas, à La Ribereuilhe : sans doute une de ces facéties dont l'administration a le secret lorsqu'un fonctionnaire est titularisé... !

Après avoir débuté sa carrière à Bourg d'Oueil en 1886 il la terminera à ...Saint-Paul d'Oueil en 1911.

Il exercera ensuite les fonctions de secrétaire de mairie à Mayrègne, son village natal, jusqu'en 1918. Il mourra à Luchon, le 23 mai 1928, à l'âge de soixante cinq ans...



Les trois années passées à La Ribereuilhe furent, pour lui, plus qu'une simple étape dans sa carrière : sa mutation pour Bagiry en août 1895, même s'il l'avait souhaitée, laissa un goût amer et généra quelques larmes au pays. Depuis l'école, installée chez « *Blasi* » (aujourd'hui maison Pujol, voir MDA n° 43), il pouvait, en effet, apercevoir, en contrebas, les toits de la filature de « *Mécanique* », alias Bernard Cazaux. Et surtout, il pouvait parfois observer les filles, Marie-Louise et Pulchérie, lorsqu'elles venaient étendre leur linge derrière la maison, le long du canal de *Bolau*.

L'instituteur, à l'époque, était un personnage important dans le village où chacun s'efforçait de lui être agréable... surtout ceux qui avaient des enfants scolarisés ! Il était donc associé à toutes les manifestations locales, aux fêtes de saison (vendanges, cochon, chandeleur, effeuillage du maïs, travail du lin, etc.) où les jeunes pouvaient se rassembler. Bref, une idylle naquit entre Jean et Pulchérie, malgré leur différence d'âge (11 ans). La mutation fut donc accueillie avec une joie...mesurée !

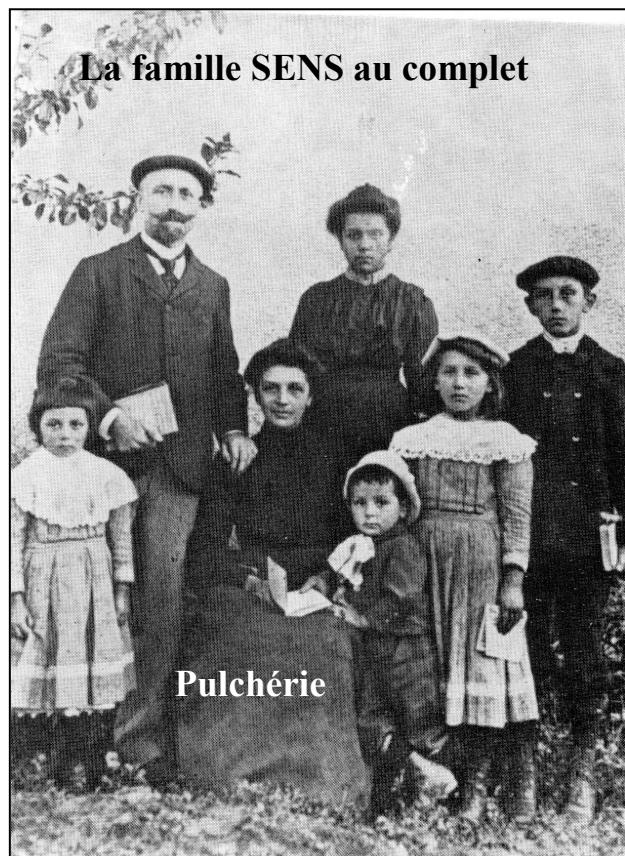
Jean promit à Pulchérie de venir la voir à Toussaint, ce qu'il fit... puisqu'à Noël il apprit qu'il allait être père ! A cette époque là on ne plaisantait pas dans ce genre de situation : il fallait « réparer » et régulariser au plus vite. Problème : il n'y avait pas, cette année là, de vacances pour Carnaval. Il fallut donc prévoir la cérémonie aux alentours de Pâques, étant bien entendu qu'on ne se marie pas pendant la semaine sainte.

Pulchérie était donc enceinte de cinq mois lorsque le mariage civil fut enfin célébré à Chein le vendredi 20 mars 1896, à huit heures du matin ; la mariée ne suivit pas, tout de suite, son mari à Bagiry et resta près de sa mère jusqu'à la naissance de leur fille l'été suivant.

Quatre autres enfants naîtront par la suite.



**Jean SENS et ses élèves de la Ribereuilhe vers 1895**



**La famille SENS au complet**

**Pulchérie**

## **La pauvre Sidonie :**

En 1909, alors qu'il finit sa carrière à St Paul d'Oueil, Jean Sens écrit plusieurs contes et récits dont trois, au moins, concernent la vallée de l'Arbas. Il s'appuie, pour rédiger ces derniers, sur le témoignage de son épouse, notamment pour celui qu'il intitulera « " la mémoire de la pauvre Sidonie ». Ce récit, présenté sous forme de témoignage, contient tous les ingrédients d'un conte moralisateur que les mères pouvaient raconter à leurs enfants au coucher pour leur indiquer le droit chemin ; une petite touche de spiritualité et de surnaturel venait couronner le tout... Mais aucun nom, aucune date, aucun lieu précis permettant d'identifier les personnages n'y est dévoilé. Comme si on voulait délivrer un message anonyme et intemporel ! Alors : fiction ou réalité ?

## **La mort d'un ange :**

Sidonie, notre héroïne, la perfection faite jeune-fille, vivait une jeunesse paisible et pieuse auprès de ses grands-parents qui l'avaient élevée. Admirée de tous, confidente pour ses amies, sa beauté et son maintien la plaçaient au-dessus des autres à chaque rencontre entre jeunes. Mais un voile de tristesse assombrissait parfois son visage et on la voyait, alors, se tenir, songeuse, à l'écart des autres. Elle portait, en effet, « une croix » dans son existence, un passif qui la rendait malheureuse et hypothéquait son avenir. Ce n'était pas vraiment un secret mais cela faisait partie des non-dits dans son entourage ; tout le monde savait mais personne n'en parlait : Sidonie n'avait pas de père ! Ce dernier était mort juste avant d'épouser sa mère ! Et lorsque cette dernière, plus tard, trouva, malgré tout, un mari, elle quitta le pays sans amener sa fille avec elle. Les grands-parents assurèrent l'éducation de la jeune enfant mais cette dernière, déjà privée de père, souffrit énormément d'avoir été, en plus, délaissée par sa mère...

Lorsqu'elle atteignit l'âge de dix neuf ans Sidonie se mit à tousser... ! La soigna-t-on correctement ? Pouvait-on la soigner ? Le mal, inexorable, finit par la conduire aux portes de la mort et elle s'éteignit, très courageusement, au premier jour du printemps, au grand désespoir de ses frères et soeurs, de ses grands-parents et de tous les jeunes des alentours : ils avaient perdu leur icône mais cette fin prématurée allait la rendre encore plus grande morte que vivante.

C'était l'avant-veille des rameaux par une belle journée ensoleillée : en fin de matinée des paysans rentrant de la vigne racontèrent avoir vu une étoile s'élever au-dessus du village de Lannes et venir se poser sur le toit de la maison où agonisait Sidonie ; ils se dirent : « *Tiens c'est l'âme de son père qui vient la reprendre !* ». On ne parla que de cela toute la journée, tout en confectionnant des couronnes mortuaires pour les obsèques du lendemain. Et, fait inhabituel, ce furent les jeunes eux-mêmes qui demandèrent à déposer la défunte dans son cercueil après avoir, tous, déposé un baiser sur son front.

« *Une heure après on donnait à la terre la fleur vierge de la vallée de l'Arbas* ».

Dès lors Sidonie devint, dans le village et bien au-delà, celle à qui chacun adressait les prières du soir, lui demandant d'intercéder en sa faveur auprès du Seigneur. Car, bien évidemment, Sidonie ne pouvait être qu'un ange au ciel !

## Une histoire troublante :

Prise parmi les autres fables et récits du recueil cette anecdote aurait pu passer pour une fiction où, tout au moins, pour une légende construite autour d'un petit fait divers. Mais quelques détails nous ont mis la puce à l'oreille et, très vite, nous avons orienté nos recherches vers une famille précise : la famille FOS dite « l'Ange », résidant au Tucau, dont la maison dominait La Ribereuilhe (aujourd'hui maison Burli). Dans le conte Sidonie est dite, en effet, « *Sidonie de l'"* » ; les paysans rentrant de la vigne sont dits « *venant des Coudès* », lieu-dit bien connu entre la Croix de Pierre et La Ribereuilhe : ils voient la fameuse étoile se lever au-dessus de Lannes et tomber sur le « *toit de l'"* ». Lorsque l'on sait que Pulchérie Cazaux habitait la filature (aujourd'hui maison Bascans), juste en contrebas, on peut considérer que le décor était planté.

Restait à confirmer cette hypothèse par des preuves irréfutables : l'Etat Civil devait pouvoir les apporter.

## La métairie du Tucau :

Cette vieille demeure offre la particularité d'occuper, seule, un site dominant avec, tout autour, douze hectares de terres d'un seul tenant, situation unique dans la vallée. Elle a souvent changé de propriétaires sous l'ancien régime, des nobles ( Suère, Sarrieu...) ou de riches bourgeois. A la veille de la Révolution elle appartient à Jean Compans, le père du futur général de la Grande Armée napoléonienne, Dominique, de Castelbiague. En 1791 elle est rachetée par Louis Yerle, dit *Camboulas*, originaire du Cot des Pérès qui, aussitôt, entreprend des travaux. Il construit, ou reconstruit, avec des pierres issues du château de Montastruc, l'aile que l'on peut voir depuis la route. Une inscription, sous le toit, malencontreusement détruite lors du dernier ravalement, indiquait la date « *"n deux de la république* » soit 1794.

Après la mort de Louis (1825) et de son épouse Marianne Bellan (1832) les héritiers ne peuvent s'entendre et la propriété est vendue en 1835 à Jean-Pierre Fos dit l'Ange, originaire



de Hos près de Bataille. Quatre générations de Fos s'y succéderont jusqu'à Clément, décédé jeune et sans postérité entre les deux guerres. Le Tucau passera, alors, dans les mains de la famille Estrade de Chein-Debat.

## La filature de « Mécanique » :

En 1831, le frère de Louis Yerle, Baptiste, de vingt ans son cadet, achète pour 100 francs, au meunier de Bolau Bertrand Esquerré, le droit d'utiliser l'eau du canal pour une usine à papier. Baptiste mourra en 1842 sans avoir, apparemment, mené son projet jusqu'à son terme.

Après être passée par les mains d'Achille Estrade, notaire à Arbas, la « papeterie » est rachetée, en 1863, par les frères Bertrand et Bernard Cazaux, de Miramont, dans le but d'y installer une filature mécanique. Mais l'aîné, Bertrand, décède l'année suivante à peine âgé de 31 ans.

Bernard, 28 ans tout juste, relève seul le défi, sans doute aidé par sa famille et des salariés venus de Miramont. Parmi eux Jean Cazaux et sa sœur Mariette.

En 1868 Bernard épouse Philomène Attané, de *Montastruc*, dont il aura deux filles, Marie-Louise et Pulchérie ; elles ont à peine 14 et 10 ans lorsque leur père meurt en 1884 à l'âge de 47 ans. L'avenir de l'entreprise repose, dès lors, sur les épaules de la veuve et de ses deux fillettes, d'autant que Mariette et Jean, les « cousins » de Miramont étaient décédés prématurément, eux aussi, en 1879 et 1882. On fait alors appel à un nouveau filateur, de Miramont lui aussi, Jean-Marie Bascans, 40 ans.

Apparemment Philomène n'a jamais souhaité qu'une de ses deux filles prenne sa succession : l'aînée épousera un gendarme, originaire d'Arbas, Jean Ortet, et le suivra en Corse (1895) tandis que la plus jeune, Pulchérie, épousera l'instituteur du village Jean Sens (1896).

Par contre, en 1890, Philomène avait fait venir de Montastruc sa nièce Marie Bousquié, fille de sa sœur Sylvie, âgée de 15 ans. Malgré leur grande différence d'âge (30 ans), Marie et Jean-Marie Bascans se marieront en 1891 et deviendront, par la suite, après la mort de Philomène en 1897, propriétaires de l'entreprise.

L'année 1913 constituera une autre année noire qui, une fois de plus, mettra en péril le destin de la filature : alors que le fils aîné, Marcel, fait son service militaire, son père meurt et Marie se retrouve seule avec trois jeunes enfants.

Marcel n'a pas encore fini son « active » lorsque la guerre éclate : dès le baptême du feu le 19 août 14 il est fait prisonnier à Morhange (Moselle) ; il passera toute la guerre en



La filature de "Mécanique" (BASCANS)

captivité en Allemagne et ne rentrera qu'en 1919 après sept ans passés sous les drapeaux !

Pendant ce temps, la filature tourne avec du personnel salarié et profite, commercialement, de l'occupation des usines textiles du Nord par les Allemands.

Mais après la guerre Marie Bascans préfère garder auprès d'elle son deuxième fils Arthur, né en 1902 : Marcel, quoique étant l'aîné, devra rejoindre l'exploitation agricole de ses grands-parents maternels à Montastruc ! Sept années de séparation avaient distendu les liens filiaux !

### ***Quand la laine sert de « fil conducteur » :***

Des Yerle de Montastruc aux Attané venus de Roquefort, puis aux Bousquié, aux Cazaux et aux Bascans venus de Miramont, tous ont en commun de toucher, de près ou de loin le textile, que ce soit la fabrication, la transformation ou le commerce des étoffes et de la laine. Les uns sont filateurs ou tisserands, les autres tailleurs d'habits ou marchands. Tous ces gens là, un jour ou l'autre, se retrouvaient forcément à Miramont où l'on fabriquait en quantité le fameux « Cadix », tissu de laine dans lequel nos grand-mères taillaient les pantalons de leurs hommes ou les « pèlerines » que nous portions pour aller à l'école, l'hiver, ou pour garder les vaches ! Et les relations professionnelles se transformaient parfois en unions matrimoniales...

### ***La preuve par les « actes » :***

Si l'histoire de Sidonie était vraie et non le fruit de l'imagination d'une jeune fille traumatisée par la mort prématurée d'une voisine bien aimée, on devait pouvoir le vérifier sur l'état civil de la commune malgré les embûches qu'il est fréquent d'y rencontrer. En partant du principe que Sidonie (mais s'appelait-elle vraiment Sidonie ?) devait être, approximativement, de l'âge des filles Cazaux, il convenait de rechercher une enfant naturelle née vers 1870 : nous en avons trouvé plusieurs mais pas de Sidonie !

Par contre notre attention a été attirée par une certaine Louise, Philomène, fille d'Angéline Fos, 22 ans, et de père inconnu, enregistrée à Chein le 11 mars 1870, sur la déclaration d'une sage-femme de Castelbiague, Elisabeth Duchein. Le nom de la mère coïncidait ; quant à son prénom, Angéline, il nous paraissait aussi fortement approprié à une personne pouvant être la fille de « l'Ange ». En remontant vingt deux ans plus tôt il fut facile de retrouver l'acte de naissance de la jeune mère : elle était née le 1<sup>er</sup> janvier 1848 et s'appelait officiellement Angélique ; elle était la fille de Joseph Fos, dit l'Ange, domicilié au Tucau, guérisseur réputé à plusieurs lieues à la ronde : il n'avait pas son pareil pour réduire luxations et fractures...

Nous tenions donc une piste sérieuse et il ne restait plus, pour confirmation définitive, qu'à trouver l'acte de décès de la jeune « orpheline » vingt ans plus tard. Une petite surprise nous attendait : Louise, Philomène était enregistrée décédée le 20 mars 1891 sous le prénom de... Sidonie ! Mais c'était bien elle puisque déclarée « *fille d'"ngéline Fos et de père inconnu* ».

L'identité de notre héroïne étant vérifiée il restait à confirmer quelques détails donnés par Pulchérie Cazaux : cette dernière disait que Sidonie était morte « l'avant-veille des

rameaux » ; en se reportant à un calendrier perpétuel on peut constater que le 20 mars 1891 était bien un vendredi et que cette année là Pâques tombait le 29 mars ! Tout coïncide donc entre le récit de Pulchérie et le calendrier. Et cette dernière se mariera, cinq ans plus tard, le 20 mars 1896... un vendredi ! Etait-ce un hasard ou une prémeditation ? Sans doute un clin d'œil à Sidonie et une marque d'affection indéfectible...

## ***Vous avez dit « père inconnu » ? Suivez l'étoile :***

L'état civil, pour peu qu'on le sollicite par une analyse méticuleuse, permet parfois des trouvailles intéressantes même s'il faut toujours se méfier des approximations des secrétaires de mairie parfois assez peu rigoureux dans la rédaction des actes.

L'idée nous est venue d'essayer de mettre un nom sur le « père inconnu » de Sidonie ; même si l'on peut émettre quelques doutes quant à l'existence de cette fameuse étoile aperçue par les vigneron cette « histoire » a le mérite de nous indiquer très clairement où le père de Sidonie avait été enterré : le cimetière de Lannes...

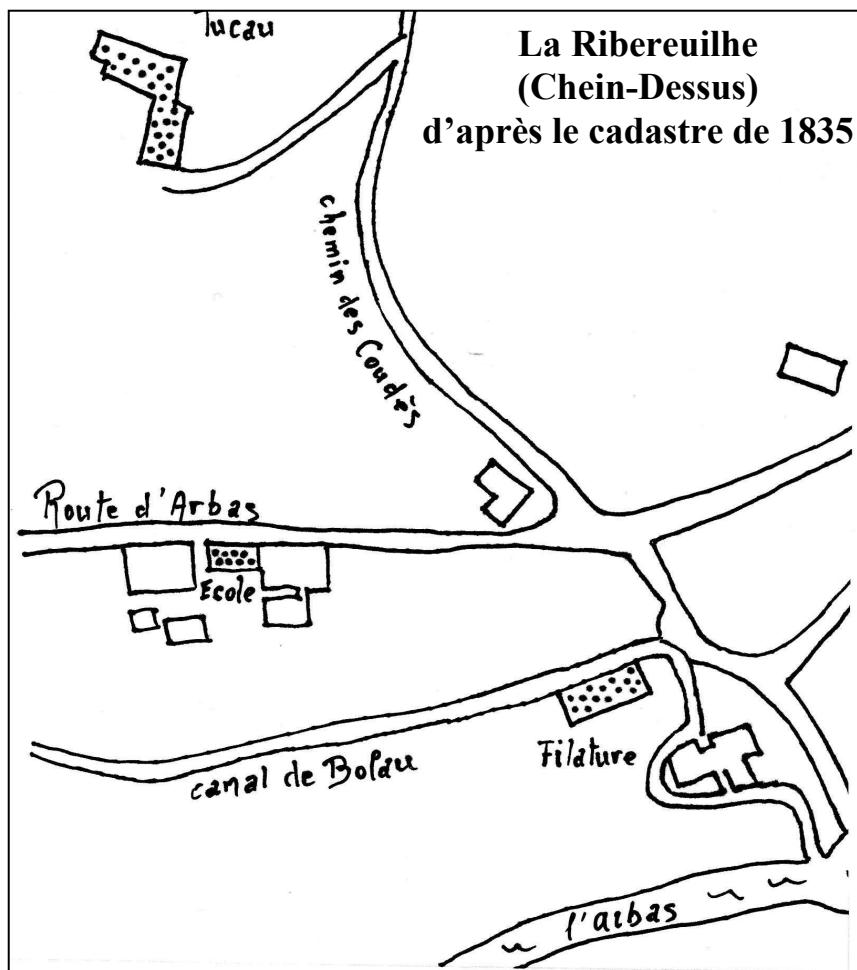
Ensuite, connaissant la date de naissance de la jeune enfant, le 11 mars 1870, on peut en déduire qu'elle avait été conçue en juin 1869 ; il est même fort probable que cela se soit passé pendant la nuit de la St-Jean au cours de laquelle, par tradition, les jeunes filles bénéficiaient d'une certaine liberté de la part de leur mère... ! Les curés, d'ailleurs, dénonçaient régulièrement cette coutume païenne et immorale... sans succès.

Pour vérifier cette hypothèse il suffisait de se reporter à l'état civil de Montastruc et de chercher un jeune homme mort aux alentours du mois d'août 1869 : bingo ! Il y en avait un et un seul : Hippolyte Ferran, décédé le 17 août 1869 à l'âge de 24 ans ; grâce au nom d'un des témoins ayant signé l'acte de décès, son voisin François Yerle, forgeron de son état, on peut même le localiser : il habitait au Cot des Pérès, la maison devant la forge (aujourd'hui Stéphanie Rampon).

## ***En guise de conclusion :***

Il manque à ce travail un dernier volet : qu'est devenue Angéline, la mère de Sidonie ? A-t-elle eu d'autres enfants ? Est-elle revenue au pays ?

D'après la tradition orale il semblerait qu'elle ait refait sa vie du côté de Bordeaux et qu'elle ait continué à correspondre avec, au moins,



une de ses sœurs... Mais pas de certitude de ce côté-là.

Ce qui est sûr, par contre, c'est que ses deux frères, Philémon et Guillaume ont laissé des traces dans la commune : à tour de rôle ils ont été maires de Chein ! Mais c'est surtout Philémon, avec ses dons de guérisseur hérités de son père et de son grand-père, qui a marqué profondément les esprits. Du haut du Tucau il exerçait, sur le voisinage, une domination que nul ne se hasardait à contester, si ce n'est l'instituteur, Ambroise Saffores : rivalité entre chasseurs, contentieux sur des servitudes qui menèrent, parfois, les deux hommes devant le juge...

Enfin, si l'on lit et relit « *" la mémoire de la pauvre Sidonie "* », surtout sa traduction en français, on ne peut s'empêcher d'y discerner, de manière très perceptible, des accents « *balzaciens* ». Sans doute le vieil instituteur Jean Sens, passionné de belles lettres, avait-il lu la plupart des œuvres d'Honoré de Balzac et s'en était-il inspiré, consciemment ou non, pour écrire sa propre prose.

Aussi laisserons-nous à l'auteur de « *La Comédie Humaine* » le mot de la fin qui s'accorde parfaitement avec notre vallée et le personnage de Sidonie :

« *Elle était, comme vous le savez déjà, ... le lys de cette vallée, où elle croissait pour le ciel en la remplissant du parfum de ses vertus. L'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon âme est remplie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselle au soleil entre deux rives vertes, par ces lignes de peupliers qui parent de leurs dentelles mobiles ce val d'amour ...* »

**Honoré de Balzac, Le lys dans la vallée, 1835**

***Denis Cucuron.***

*Sources :*

- « *Bleu de Ciel* », recueil de contes, Jean Sens, imp. Mauri, St-Girons, 1989.
- Registres d'état-civil de Chein et Montastruc.
- Généalogie de la famille Yerle établie par Michel Yrle.
- Notes fournies par Eugène Soubson.

*Un merci particulier à Jeanine Estrade et Paul Bascans qui m'ont confié quelques anecdotes familiales indispensables à la compréhension de cette histoire.*



## Recette du tourin

Cette recette de soupe est typique du midi toulousain, mais aussi du Périgord et du Bordelais, avec quelques variantes. Dans notre vallée, elle est connue depuis des générations et s'est transmise de grand-mère, à fille et à petite-fille. Le tourin toulousain possède la vertu prétendue de faire disparaître la gueule de bois après un banquet arrosé.

**Ingédients:** ail, eau, sel, poivre, deux œufs, vinaigre de vin, pain

Dans une poêle, faites chauffer de l'huile et y faire revenir les gousses d'ail coupées en deux. Rajouter l'eau, le sel et le poivre après avoir retiré les gousses d'ail. Incorporer les deux blancs d'œufs et laisser cuire. Laisser refroidir quelques minutes et verser la préparation sur les deux jaunes d'œufs, battre le mélange en délayant les jaunes pour faire épaissir le liquide et ajouter le vinaigre de vin. Placer des tranches de pain aillées dans une soupière et y verser la soupe. On peut rajouter, en option, du gruyère râpé; mais on sort de la recette traditionnelle.



-----Les étapes de la préparation-----



Le plat prêt

Le tourin toulousain est lié à l'œuf. Cette recette m'en rappelle une autre qui n'est pas du pays. Elle provient de ma famille maternelle et s'appelle la soupe à la reine. Porter à ébullition de l'eau salée et y faire cuire du vermicelle. Après cuisson, verser progressivement le liquide dans une soupière dans laquelle vous aurez cassé un œuf entier. Rajouter des morceaux de beurre et du gruyère râpé.

*Jacques Fontas*

Recette du tourin : Marie Fabé

### LA NATIVITÉ DE LA VIERGE MARIE

Mosaïque inaugurée le  
**Dimanche 8 septembre 2013**  
par **Monseigneur Le Gall**,  
Archevêque de Toulouse et Évêque du Comminges  
En présence de :  
Carole Delga, Députée de la Haute-Garonne  
Bertrand Auban, Sénateur de la Haute-Garonne  
François Arcangeli, Conseiller Régional de Midi-Pyrénées et Maire d'Arbas  
l' Abbé Daniel Brouard-Derval, curé doyen

MERCI  
A  
TOUS

#### *Création, réalisation*

Marie Adam

#### *Atelier de mosaïque*

Simone Arcangeli, Andrée Carénini, Geneviève Périn, Claudy Picasse, Monique Pinto,  
Antoinette Pradère, Gérard Pradère, Laurence Sciscio.

Enfants : Hannifa Aouali, Zouina Burli, Julie Dencausse, Mélia Esteing, Chloé, Ophélie et Morgane Mayoux,  
Blandine Rouxel, Gaël Subra, Mathias Zerguine.

"dultes intermittents : Jean-Christophe Ayaddi, Ariane Blanquet, Maryline Delois, Francisco Grijalva,  
Nathalie Jouannin, Dany Lapeyrade, Jenny Pouech, Morgane Rol.

#### *Aide technique*

Louis Fabé, Michel Dedieu, Jean-Louis Laffont, Diégo et François Marcos, Guy Picasse, Francis Pradère, Francis Souquet,  
Caroline Zanzucchi.

#### *Photographie*

Gérard Larrey, Bruno Wagner

#### *Modèles vivants*

Aude Arcangeli, Cathy Arcangeli, Christine Balbuena, Ambre Ferran, Natacha Jullien-Palletier, Monique Pinto.

#### *Financement*

Conseil Régional de Midi-Pyrénées, Mairie d'Arbas, Conseil Général de la Haute-Garonne,  
Association Mémoire de l'Arbas.

#### *Donateurs*

Albert Abéjean, Yves Adhémard, Jean Aguer, Aurore Alba, Annie Aletti, Benjamine Amédée, François Arcangeli,  
Simone Arcangeli, Jean Astugue, Geneviève Audran, Félix Auzias, famille Baron-Durandeau, Marie Barrau, Francis Bataille,  
Michelle Bellorget, Michel Blanc, Claudine Blauward, Max Bordenave, Maryse Boué, Jean-Pierre Brana, Andrée Braun,  
Simone Campourcy, Michel Canac, Sylva Candotti, Suzanne Canut, Françoise Capelle, Clément Castex, Josette Cazes,  
Daniel Chéry, Roseline Chesnot, Antonio Craveiro, Denis Cucuron, Christian Daurut, Chantal Decomps-Jennichès, Janine  
Deligne, André Delmas, Diane Demongeaux, Jacques et Viviane Duchein Jullien-Palletier, Teddy et Mattéo Durand, V.  
Durant, Gérard Esteing, Robert Esteing, Valérie Esteing, Christian Estrade, Claude Estrade, Lydia Etienne, Louis Fabé,  
Dominique Faure, André Feuillerat, Chantal Fontas, Jacques Fontas, Etelka Gouazé, Jean Guilbert, Armand Hanart, Fernande  
Jenner, Dr Joly, Jacqueline Jenner, Jean-Marie Kuzniar, Georges Labatut, Jacqueline Labrousse, Marie-Thérèse Lacoste,  
Anne-Marie Lafaverges, Janine Lafforgue, Janine Lassalle, Christian Lazuech, Yvette Leroy-Thouvarecq, Louis Lougarre,  
Béatrice Marcos, Alain Martres, Roger Masson, Pierre-Gérald Mélinotte, Robert Meyer, Yvonne Noguès, Evelyne Nori,  
Claudette Ortet, Jacques Ortet, Yvette Périn, famille Périn-Raufast, Paul Perrin, Jean-Marc Pieau, Bernard Picasse, Guy  
Picasse, Picquet, Gilles Podio, Jenny Pouech, Dr Pradel, Clément Pradère, Gérard Pradère, Irénée Pradère, Louisette Pratviel,  
Nicole Quibel, Andrew Radford, Marie Rampon, Laurence Raymond, Eric Riet, Général Armand Ristorcelli, Patrick  
Roquefeuil, Françoise Sarradet, René Sentenac, Nathalie Solano, Emile Sorel, Eugène Soubisol, Jean Suère, René Suère,  
Reine Torre, Isabelle Trébucq, famille Vanderschueren, Micheline Vignes, Marie Vie, Marie-Josée Vigneau, Annette Wailly,  
Amiral H.D. Wisely, Odette Yrle.

## **SOMMAIRE DES BULLETINS PARUS (n° 31 à n° 40)**

Partie 4	36
Partie 5	37
Saleich : promenade dans le passé. Partie 6	38
Le Franco Californien	31
Jacques Escaig : le rêve américain	31
De Reygoun à San Francisco, Marie Duchein née Treich	32
Les chartes municipales : Arbas-Montastruc-Rouède	32
La charte d'Arbas-Montastruc-Rouède	33
1940, l'été des Belges 1	32
2	34
Les Maylin de Rouède	33
Souvenirs d'un Baratois dans les années 30. Partie 1	33
Partie 2	34
Partie 3	35
La Poste, le télégraphe et le téléphone dans la vallée del'Arbas	33
Les courants migratoires commingeois	34
L'attrait de l'Amérique	35
Tous cousins	35
Balade géologique vallée de l'arbas	35
Barat d'Arbas. Un centre industriel du temps jadis	36
La présence d'un octroi à Arbas au XIX <sup>e</sup> siècle	36
Mariage à la française pour deux américains	36
Souvenirs d'une petite fille à la campagne. Vacances à Coueillas	36
La famille Esquerré en Amérique	37
Quand le Caïffa passait	37
Monographie de Herran	37
Panneaux bilingues à Chein	37
Les veillées à Chein	37
Les péripéties d'un recrutement militaire à Montastruc en 1704	38
Le Plan de Gaule	38
La saga des Saint-Gaudens	38
Monographie de Chein 1	38
2	39
Histoire des Seigneurs de Montastruc 1	39
2	40
3	41
La fête du cochon	39
Saleich : la journée tragique du 17 mai 1944	39
La Nouvelle-Orléans, des laitiers Bordes et des Sauné bien de chez nous	40
La journée du patrimoine 2012 à Arbas	40
A propos d'un lion à Arbas	40
<b><i>Les livres sur le coin</i></b>	
La clef des champs	32

## **BON DE COMMANDE 2013-14**

Bulletin HORS SERIE 1 (compilation des n° 1 à 5) Nbre .....x 10 € = .....€  
( de 1 à 5 pas de vente par numéro EPUISES )

A partir du numéro 6 les bulletins sont vendus à l'unité

Du numéro 6 au numéro 34 :

Bulletins N° ..... Nbre total .....x 2,6 € = .....€

A partir du numéro 35 :

Bulletins N° ..... Nbre total .....x 3 € = .....€

**Frais de port** : Un numéro = 2 €

Deux et trois numéros = 3 €

Quatre à huit numéros et Hors Série = 4 €

A partir de neuf numéros et plus = 5,5 €

+ Frais de port de la commande: ..... €

**TOTAL DE LA COMMANDE :.....€**

### **REGLEMENT PAR CHEQUE A L'ORDRE DE MEMOIRE DE L'ARBAS**

Bulletin de commande accompagné du règlement à adresser à :

**Association MEMOIRE DE L'ARBAS**

**Maison des Associations Place du Biasc 31160 ARBAS**

Votre Nom et prénom :.....

Adresse :.....

Code Postal :..... VILLE :.....

## **BULLETIN D'ABONNEMENT 2014**

Je désire m'abonner au Bulletin MEMOIRE DE L'ARBAS

**1 an au prix de 15 €** ( frais d'expédition inclus) soit **3** numéros

**2 ans au prix de 28 €** ( frais d'expédition inclus) soit **6** numéros

Votre Nom et prénom :.....

Adresse :.....

Code Postal :..... VILLE :.....

### **REGLEMENT PAR CHEQUE A L'ORDRE DE MEMOIRE DE L'ARBAS**

Bulletin de commande accompagné du règlement à adresser à :

**Association MEMOIRE DE L'ARBAS**

**Maison des Associations Place du Biasc 31160 ARBAS**

Date :..... Signature : .....

## Quelques clés pour lire l'occitan dans la graphie de l'IEO

lettres	prononciation	exemples
a final	comme le o de port	Batalha
e	comme le français é	pet
o	comme le français ou	lop
ò	comme le o de port	escòla
u	comme le français u	tu
au	[aw]	mau
eu	[éw]	peu
èu	[èw]	Peirèu
iu	[iw]	adiu
òu	[òw]	esquiròu
uu	[uu]	cuu
h	aspiré comme dans l'anglais home	hame
r final	ne se prononce pas	cantar
v initial	[b]	vaca
v intervocalique	[w]	lavar
lh	comme dans le français paille	palha
nh	comme dans le français gagner	ganhar
tz final	[ts]	adishatz



**ISSN 1622-0919**

***Association Mémoire de l'Arbas***

Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901

Maison des Associations – Place du Biasc  
31160 ARBAS

Contact : Syndicat d'initiative de la vallée de l'Arbas :  
Tel : 05.61.90.62.05 / Fax : 05.61.90.60.49  
e-mail : [gpradere@aol.com](mailto:gpradere@aol.com)

Tirage du bulletin : ESPACE REPRO TOULOUSE – 05.61.25.72.36  
Toute reproduction totale ou partielle est soumise à l'autorisation de l'Association